

# ACTION



# ALMANACH

1921



# ACTION

CAHIERS DE PHILOSOPHIE ET D'ART

DIRECTEUR

FLORENT FELS

□□

## SOMMAIRE

<i>Le Zodiaque Poétique</i> . . .	LÉONARD PIEUX	<i>Jeux.</i> . . . . .	GEORGES GABORY
<i>Conseil du Mois</i> . . . .	ANDRÉ SALMON	<i>Pour les générations fu-</i>	
<i>Astrologie.</i> . . . .	MAX JACOB	<i>tures.</i> . . . .	ROCH GREY
<i>Variétés Littéraires</i> . . .	ANDRÉ SALMON	<i>Petites Annonces</i> . . . .	MAX JACOB
<i>Poèmes.</i> . . . .	P. A. BIROT	<i>Les Arts : Modigliani</i> . .	ROCH GREY
» . . . . .	PAUL ELUARD	» Picasso . . . .	APOLLINAIRE
» . . . . .	MAX JACOB	» Barcelone . . .	MAURICE RAYNAL
» . . . . .	ALFRED JARRY	<i>Essai sur la synthèse plas-</i>	
» . . . . .	JULES LAFORGUE	<i>tique de l'espace et son</i>	
» . . . . .	G. PAPINI	<i>rôle dans la peinture</i> . .	SURVAGE
» . . . . .	JEAN PUECH	<i>Critique des ouvrages reçus :</i>	BENJAMIN PERET,
» . . . . .	ANDRÉ SALMON		POL MICHELS, FLORENT FELS
» . . . . .	VLAMINCK	<i>Bois originaux de :</i>	rien
			RENÉ BEN SUSSAN et HERMINE DAVID

La revue paraît tous les deux mois — Abonnement d'un an : 30 francs pour tous pays

## DÉPOSITAIRES GÉNÉRAUX :

**Allemagne :** Gustav Kiepenheuer - Potsdam - Berlin  
**Angleterre :** Chelsea Book Club - Cheyne Walk - Chelsea - London  
**Belgique :** Sélection - 62, Rue des Colonies - Bruxelles  
**Scandinavie :** A. B. Nordiska Bokhandeln - Fredsgatan - Stockholm  
**Suisse :** Kundig - 1, Place du Lac - Genève

Pour la France et les autres pays :

**ACTION - FELS - 18, RUE FEYDEAU - PARIS**



## VERSEAU

*Prodigieux Janvier toujours éclatant  
C'est toi qui charrie les marrons glacés  
Les truffes au chocolat, la nouvelle Année  
Le chiffre implacable sous la poussée du Temps*

### Ephémérides

26 Janvier 1855. — Gérard de Nerval est trouvé pendu rue de la Vieille-Lanterne.

30 Janvier 1842. — Alfred de Vigny, candidat à l'Académie Française rend visite à Royer Collard, qui le reçoit dans l'antichambre.

2 Février 1553. — Joachim du Bellay quitte la France pour l'Italie

7 Février 1856. — Flaubert est acquitté du délit d'outrages à la morale.

8 Février 1849. — Victor Hugo se rend de l'Académie Française à l'Assemblée Nationale dans la voiture du chancelier Pasquier, laquelle « était un escargot garni de velours épinglé gris. »

### Conseil du mois

*Promets-toi douze mois d'un labeur très lyrique  
Pends au calendrier un brin de mimosa  
Et, tandis que les sots courent au cinéma  
Va fêter l'an nouveau dans les bars à musique.*



Bois de R. BEN SUSSAN.



# POISSONS

*Le fleuve figé sert de route aux piétons  
Aucun danger ne menace les poissons sous la couche de glace  
Quelques-uns se plaignent pourtant car trop bien soudé  
Ce couvercle leur dérobe le soleil bien aimé.*

## Éphémérides

23 Février 1863. — Dîner littéraire à Paris en l'honneur de Tourguenief.

25 Février 1830. — Théophile Gauthier enfle un gilet rouge pour assister à la première d'Hernani.

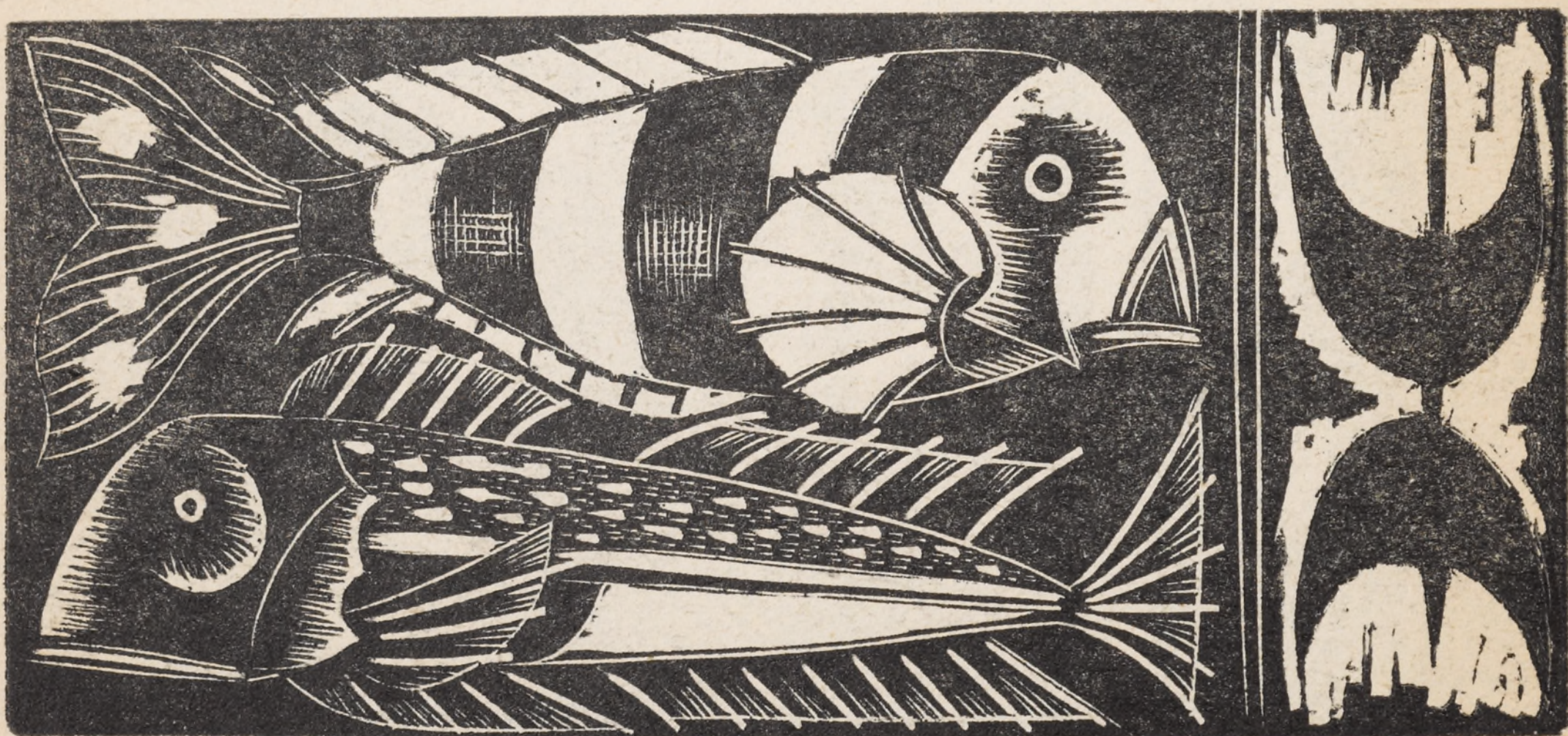
2 Mars — 300. — Hippocrate invente le clisthère.

14 Mars 1778. — Voltaire croit mourir. Il est sauvé par le lait d'ânesse et les éloges que lui vaut sa tragédie *Irène*.

18 Mars 1842. — Naissance à Paris, de Stéphane Mallarmé.

## Conseil du mois

*Février n'a que vingt-huit jours  
Il est trop court pour les amours,  
Va plutôt au son du tambour  
Guerroyer — pensons y toujours !*





# BÉLIER

*Mâle de la brebis machine de guerre pour renverser les murailles  
Villes assiégées hémisphère boréal  
Troupeau-constellation suivant ton désir  
O promesse du Printemps qui languit de fleurir.*

## Éphémérides

4 Avril 1743. — M. de Voltaire raconte à M. d'Aiguebère la représentation de *M. rope*, il lui écrit : « Le parterre était fou, il a crié à la duchesse de Villars de me baiser, et il a tant fait de bruit qu'elle a été obligée d'en passer par là, par l'ordre de sa belle-mère. J'ai été baisé publiquement comme Alain Chartier par la princesse Marguerite d'Ecosse ; mais il dormait et j'étais bien éveillé. »

5 Avril 1858. — Dîner maigre chez la Païva.

17 Avril 1780. — Un plaisant dit à M. de Franklin : « Monsieur, de votre K faites un Q et vos papiers vous serviront ».

## Conseil du mois

*Mois des guerriers, des assassins !  
Poète en ce mois sois funèbre  
Construis en quatre actes ou cinq  
Un chef-d'œuvre issu des ténèbres.*





# TAUREAU

*Ton aspect brillant agace le bœuf laborieux  
Front casqué de boucles, yeux striés de sang  
A la vue de tes ébats toujours victorieux  
Les demoiselles du château rougissent en fuyant.*

## Éphémérides

2 Mai 1773. — Le marquis de Sade, incarcéré au château de Miolans par la justice Sarde, parvient à s'échapper, grâce à l'aide de sa jeune femme.

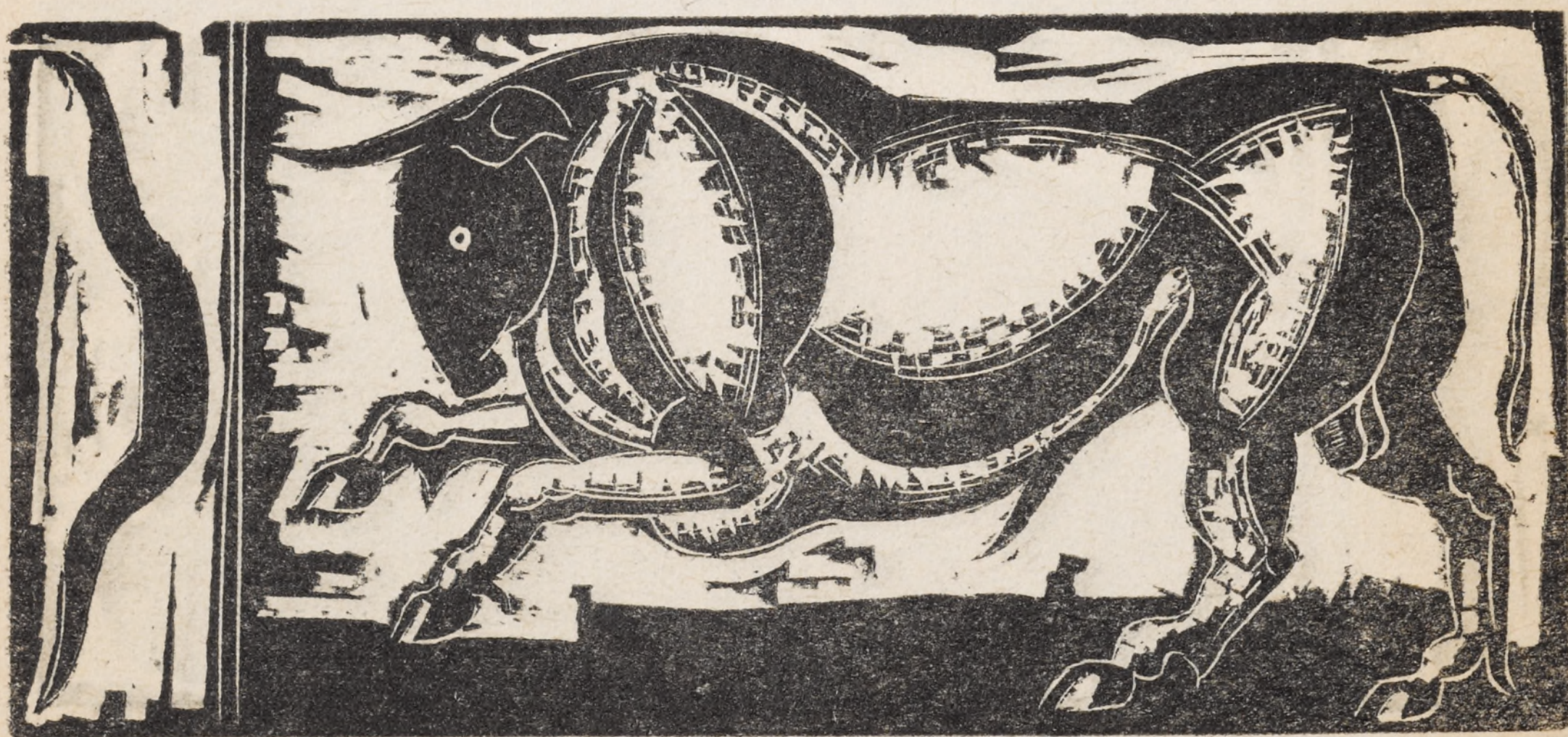
8 Mai 1791. — L'assemblée nationale décrète le retour du corps de Voltaire au Panthéon.

15 Mai 1859. — Flaubert marchande chez un brocanteur un casse-tête carthaginois.

18 Mai 1782. — M. Linguet se purge en quittant la Bastille.

## Conseil du mois

*Tu remettras la robe blanche  
Dont tu te parais autrefois  
Et dormiras sur une planche  
Le cor est triste au fond des bois !*





# GÉMEAUX

*Un seul nombril vous lia à jamais  
Attachés au ciel vous n'avez que deux yeux  
La renommée vous allia à Homère  
Ainsi qu'à l'amitié dont vous faites l'honneur.*

## Pensées

La seule richesse durable, c'est l'énergie humaine. ZANGWILL.  
A l'heure de la mort nous ne possédons plus que ce que nous  
avons donné. DANIEL HALÉVY.

Et le désir s'accroît quand l'effet se recule. P. Corneille.

L'homme étant le sujet et l'interprète de la Nature, peut seule-  
ment comprendre et faire ce qu'il a observé en fait, ou pensé des  
vérités de la nature. En dehors de ceci il ne connaît rien et ne peut  
rien faire. F. BACON.

Le drame dépeint la pensée, qui veut devenir Fait, par l'Action  
ou la Souffrance. HEBBEL.

## Conseil du mois

*Hâte-toi d'achever, pauvre poète à gages  
Ton livre, fruit d'hiver que l'on cueille en été  
Afin que la mondaine étendue sur la plage  
Se livre à ton tourment jusqu'à l'heure du thé.*





# CANCER

*Les médecins profanèrent ton nom pour désigner un mal incurable  
En plein Eté écrevisse gigantesque du mois de Juin  
Tu brilles dans le Ciel nocturne, tu veilles sur nos joins  
Et sur nos blés qui somnolent sous ton œil admirable.*

## Pensées

Toute œuvre d'art doit être infinie par le contenu et finie par la forme. HEBBEL.

Sacrifie, sacrifie toujours les niaiseries de la vie à ton art. BEE-THOVEN.

Tout ce qui se passe ici n'est qu'apparence. Mais c'est le charme cruel de la femme qui nous élève aux cieux. GÆTHER.

Calembours de Musset. Conversant avec Victor Hugo, du procès de Mme Lafarge, accusée de l'empoisonnement de son mari : « Ah mon Dieu ! nous savons que l'art scénique vous doit ses plus beaux triomphes ! » — Il dit de l'auteur de *Sous les Tilleuls* : « Je connais mon Karr à fond. » — De lui encore un jour de déveine « avec quel as-perds-je ? »

## Conseil du mois

*Autour du drapeau tricolore  
Serais-tu camelot du roi,  
Bois, poète, jusqu'à l'aurore  
Et crois qu'on pavoise pour toi !*





# LION

*Le canari frémit sous une feuille dans sa cage  
Les bêtes domestiques fuient vers l'abri  
Gronde le tonnerre c'est le lion qui rugit  
Galopant sur le ciel lacéré par l'orage.*

## Éphémérides

- 4 Août 1875. — Francis Viélé Griffin obtient un accessit d'Anglais.  
18 Août 1862. — Théophile Gauthier inaugure les chemins de fer algériens.  
20 Août 1887. — Mort de Jules Laforgue.

## Conseil du mois

*Que ton âme en ce mois sur la plage jetée  
Savoure le repos au Bar de la Jetée  
N'écris pas, ne lis rien, presse la mie et fume  
Et trempe aussi tes mains si lasses, dans l'écume.*





# VIERGE

*Etre subalterne puissant et têtu  
Tu gardes jalousement ton fragile avantage  
Tu ignores l'avenir la longueur de ton stage  
Et l'Automne si proche de jaune revêtu.*

CLAUDE BERNARD

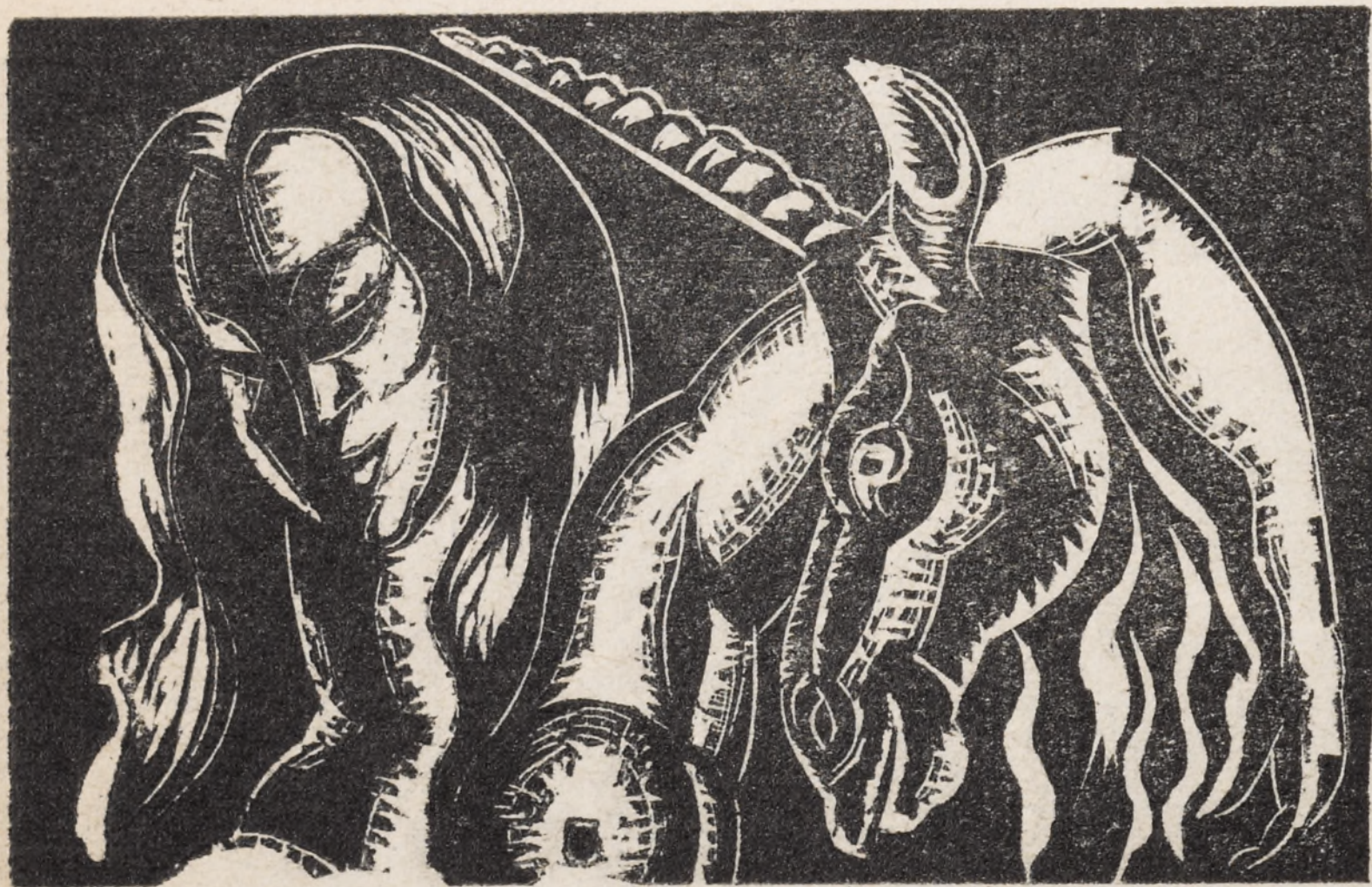
*Poète tragique*

On savait que le grand homme avait écrit en sa jeunesse des tragédies, mais on ne les savait pas aussi détestables. Les fragments de *Rose du Rhône* et de *Arthur de Bretagne* que nous fit connaître M. Régis Huard furent propres à plonger les lettrés en un abîme de stupeur.

Il est au moins singulier que Claude Bernard, après de tels débuts et après une telle carrière scientifique, eût maintes fois trahi l'espérance d'achever sa vie en écrivant de nouvelles tragédies. Qui sait si nos plus fâcheux auteurs dramatiques ne sont pas des savants perdus pour la Science.

## Conseil du mois

*L'officieux Bulletin des Halles et Marchés  
Annonce un arrivage énorme de bourriches  
D'huitres et de perdreaux, de quoi se purlécher  
Voici les mois en R qui veulent qu'on soit riche.*







FOUQUET





FOUQUET





FOUQUET





FOUQUET



## BALANCE

*C'est pour peser les feuilles mortes  
Les soupirs qui s'échappent les fleurs qui flétrissent  
Le bilan de l'Eté les choses qui finissent  
Les tristesses qui attendent sur le pas de la porte.*

### Éphémérides

27 Septembre 1808. — Napoléon rencontre Goethe.

1<sup>er</sup> Octobre 1919. M. André Lhote découvre le musée du Louvre.

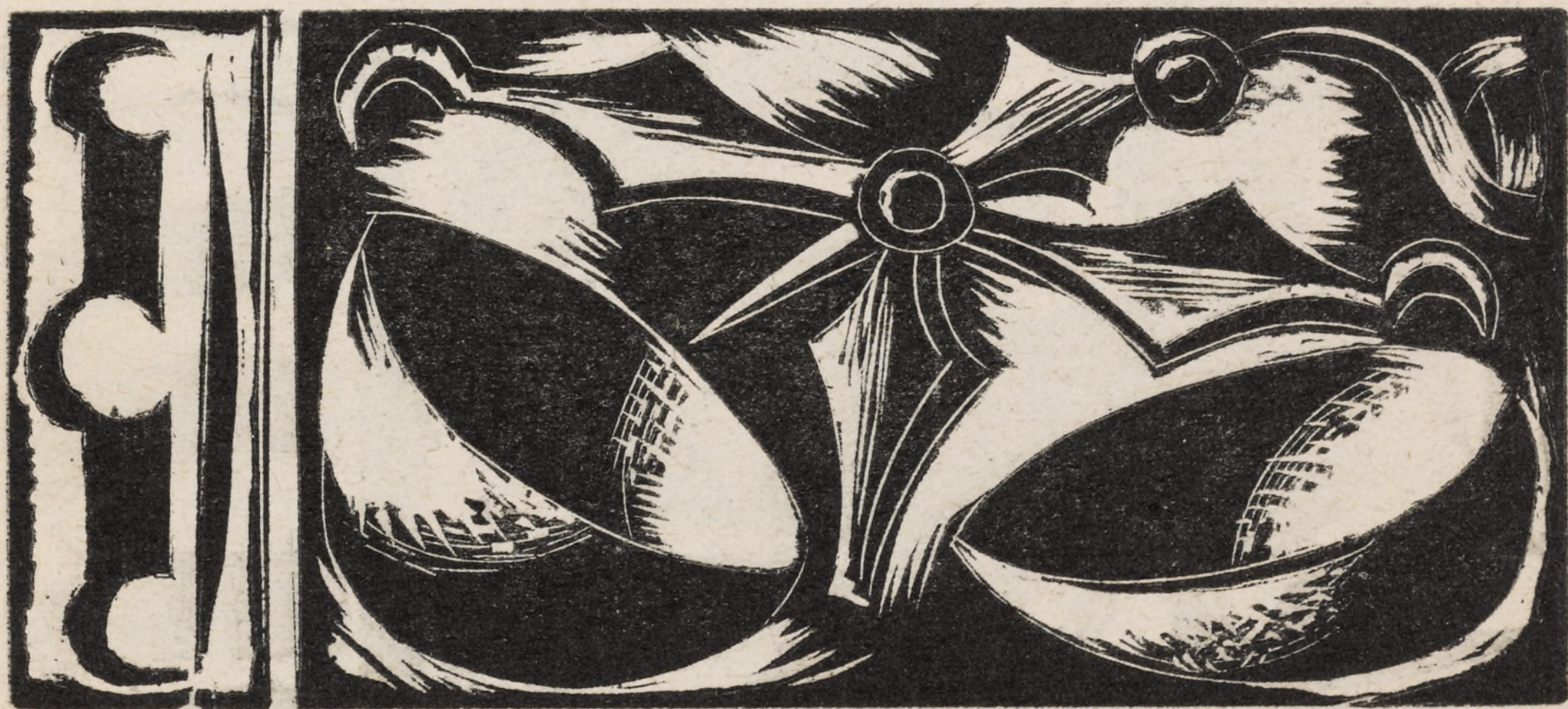
5 Octobre 1919. — M. Dermée prophétise la naissance d'une nouvelle revue.

16 Octobre 1628. — Malherbe mourant néglige le salut de son âme pour châtier le fâcheux langage de sa servante.

20 Octobre 1854. — Un assis de la mairie de Charleville, dresse l'acte de naissance de Jean Arthur Rimbaud. M. Paterné Berrichon pressent le génie de l'enfant et jure de devenir son beau-frère.

### Conseil du mois

*Le jeune malade à pas lents  
S'en revient de Contrexéville  
Si las ! Qu'il rêve en un beuglant  
A quelque acrobate immobile.*





# SCORPION

*Sous les abris de pierre pareils aux montagnes  
Tu emportes le poison renfermé dans ton sein  
Rêve de domination tu fuis la campagne  
Les souvenirs te suivent comme des assassins.*

## BARDES ET CORDES

*Le roi mort, les 21 coups de la bombarde  
Tonnent, signal de deuil, place de la Concorde.  
Silence, joyeux luth, et viole et guimbarde :  
Tendons sur le cercueil la plus macabre corde.  
Pour accompagner l'hymne éructé par le barde...  
Le ciel veut l'oraison funèbre pour exorde  
L'encens vainc le fumet des ortolans que borde  
La maritorne, enfant butorde non moins qu'orde.  
Aux barrières du Louvre elle dormait la garde :  
Les palais sont de grands ports où la mort aborde ;  
Corse, kamoulke, kurde, iroquoise et lombarde.  
Le catafalque est ceint de la jobarde horde.  
La veille n'eût point fait camuse la camarde  
Il faut qu'un rictus torde et qu'une bouche morde.  
La lame ou la dent tranche autant que le plomb arde.  
Poudre aux moineaux, canons place de la Concorde  
Arme blême, le dail ne craint point l'espingarde ;  
Tonne, signal de deuil ; irbre macabre corde.  
Les Suisses au pavé heurtent la hallebarde  
Seigneur, prends le défunt en ta miséricorde.*

(Extrait de la Revue Blanche).

JARRY.





# SAGITTAIRE

*Les cors ! La forêt retentit du bruit des sabots  
Tu chevauches tes propres flancs beau Centaure tiré de l'Olympe  
Vêlu suant la joie fonçant dans les flots  
Tu évite le gibier pour trouver une nymphe.*

## MADRIGAL

*Ma fille — ma, car vous êtes à tous,  
Donc aucun d'eux ne fut valable maître,  
Dormez enfin, et fermons la fenêtre :  
La vie est close et nous sommes chez nous.  
C'est un peu haut, le monde s'y termine  
Et l'absolu ne se peut plus nier;  
Il est si grand de venir le dernier  
Puisque ce jour a lassé Messaline.  
Vous voici seule et d'oreilles et d'yeux  
Tomber souvent désapprend de descendre.  
Le bruit terrestre est loin, comme la cendre  
Gît inconnue à l'encens bleu des dieux.  
Tel le clapotis des carpes nourries  
A Fontainebleau  
A des voix meurtries  
De baisers dans l'eau.*

*Comment s'unit la double destinée ?  
Tant que je n'eus point pris votre trottoir  
Vous étiez vierge, et vous n'étiez point née,  
Comme un passé se noie en un miroir.  
La boue à peine a baisé la chaussure  
De votre pied infinitésimal,  
Et c'est d'avoir mordu dans tout le mal  
Qui vous a fait une bouche si pure.*

(Extrait de la Revue Blanche).

JARRY.





# CAPRICORNE

*A travers les neiges ravins collines boisées  
L'Hiver galoppe violent bousculant les hommes  
Il rit au vieux Noël qui s'éveille tout paré  
Pour son rite annuel et pour la joie des gnomes.*

## Éphémérides

31 Décembre 1831. — Alfred de Vigny se déclare à lui-même :  
« Je n'ai fait de mal à personne. Je n'ai pas écrit une ligne contre ma conscience, ni contre aucun être vivant. »

4 Janvier 1857. — Les Goncourts baptisent Béranger l'Anacréon de la Garde Nationale.

16 Janvier 1875. — Verlaine quitte la prison de Mons.

17 Janvier 1536. — Le pape autorise Rabelais à reprendre l'habit de bénédictin sans renoncer à l'exercice de la médecine.

## Conseil du mois

*Mil neuf cent vingt et un expire  
Mil neuf cent vingt deux, sera-ce  
Pour Claude Terrasse  
Ou William Shakespeare ?*





# ASTROLOGIE

---

## VERSEAU

21 Janvier au 31. — Nature tendre, heureuse union, voyageur, marcheur, noble mais injuste par passion.

1<sup>er</sup> Février au 11. — Poursuite de la fortune à travers les alternatives de succès et de revers, amour des beaux-arts et des belles-lettres, le bourru bienfaisant, dispositions pour les sports, danger d'accidents, colères.

11 Février au 21. — Grandes espérances de fortune, médiocres résultats, nécessité de la probité, périls venant de la banque. Très secret sur ces affaires, de la gaîté qui ne peut pas sortir, rêveur, bizarre.

Ils ont pour : plantes symboliques : le Serpentaire et le Prunier sauvage — pour animaux : le Mouton et le Paon — pour pierre : le Cristal — leurs anges sont les Martyrs — leurs démons les Apostats — leur apôtre Saint-Mathieu avec sa hallebarde — leur prophète Ababuc — ils sont de la tribu de Zabulon — leur force est dans le gras de la jambe — le nombre 2 est dédié à Junon, la déesse qui protège les dignes et bonnes personnes nées sous le signe du Verseau — elles doivent se parfumer à l'euphorbe.

## POISSONS

21 au 28. — Ce signe recommande la prudence dans le désir et le choix des affections. Excellent signe, qui fait réussir les gens modestes, avec des alternatives de revers et de succès. Fidèle, joyeux, hardi, éloquent, aimant ses amis, vite apaisé dans ses colères.

28 au 11 Mars. — Dégradation par l'amour désordonné des richesses, ou chute par trop de désir de bien faire, envie de s'entre-mettre pour des choses sublimes, dissipation, prodigalité, humble et silencieux, très doux, plus aimable avec le monde qu'avec sa famille.

11 au 21. — Nécessité de la prudence pour ne pas faire échapper la fortune, type de la coquette sale, mélange de prétention et de grossièreté, bavardage, poésie, débauche.

Ils ont pour : animaux symboliques : le Cygne et le Cheval — pour plante : le Sarrasine — pour pierre : le Saphir — leurs anges sont les Confesseurs — leurs démons les Infidèles — leur Apôtre Jacques le Mineur avec son bâton — leur prophète Sohel — ils sont de la tribu d'Ephraïm — Le Dieu qui protégeait les grands philosophes un peu rudes nés sous ce signe est Neptune auquel le nombre 11 est dédié — le thym est leur parfum.



## BÉLIER

21 au 31. — Force et caprice, ambition, chicane, précision dans le langage, hardiesse à soutenir son droit, tendre avec ses amis, terrible avec ses adversaires, simple mais confortable, ascension, protection des grands, sacrifices, désir de pénitence.

1<sup>er</sup> Avril au 11. — Concours de chance favorable à la fortune, richesse, noblesse, amour du luxe simple, enquêteur des choses d'autrui, prodigue pour ce qui est du confort, solitaire en sa vie, médite des choses frauduleuse, utile, habile, prompt.

11 au 21. — Péril de se perdre en obéissant à une inspiration irréfléchie, excès de sensibilité amenant au raffinement du vice, force dans les amitiés, très policier, intelligence précise et froide, goût de la science, de la théologie, très capable en tout, volonté.

Ils ont pour plantes : la Sauge et l'Olivier — pour animaux : le Hibou, la Chèvre, le Serpent, le Coq — pour pierre : la Sardoine — leurs anges sont les Séraphins — leurs démons : les adorateurs de faux dieux — leur apôtre : Saint-Mathieu avec sa hallebarde — leur prophète : Malachie — ils sont de la tribu de Dan — leur force dans le regard et la face — Ils sont protégés par Pallas la déesse aux yeux brillants à laquelle le nombre 7 est dédié — ils doivent se parfumer à la mirrhe.

## TAUREAU

21 au 30. — Travaille pour l'avenir dans le bien commun, dans le mal, corps massif, esprit récréatif, apte, et subit, aimé des femmes, magnanime, courageux, aimé, et agréable à tous. Assez hargneux et murmurant au fond de son caractère, travaille en se plaignant.

1<sup>er</sup> mai au 11. — Avortement dans les entreprises si on manque de persévérance, obstacles, embarras, écueils, retards, indécision. Corps lent, esprit vif, grand travailleur, très positif, aimant la plaisanterie.

11 au 21. — Grandes luttes contre l'adversité, joue et perd, assez chicanier, reproches, maladies, beaucoup d'amour.

Animaux symboliques : la Colombe et le Bouc — plantes : le Mirthe et la Verveine mâle — pierre : la Cornaline — anges : les Chérubins — démons : Esprits de Mensonge — apôtre : Thaddée avec sa hache — prophète : Aggée — ils sont de la tribu de Ruben — ils sont protégés par Vénus, la déesse aux beaux seins — leur force est dans le cou — le nombre 6 leur est favorable — ils doivent se parfumer au coq.



## GÉMEAUX

21 au 31. — Efforts sans fruit, asservissement aux intérêts des autres, organise le plaisir au point d'en faire même un travail, gaîté, jeunesse, goûts variés, connaissance des nombres, beaucoup d'enfants, instinct du théâtre, du tact, de la correction.

1<sup>er</sup> Juin au 11. — Manque de sens moral, goût du burlesque et de la plaisanterie, possession de tous les moyens qui font réussir, caprices, variations, colères vite apaisées.

11 au 21. — Intelligence, subtil, excellente mémoire, joyeux, hardi, ne le cède à personne, malheur prochain.

Animal symbolique : le Taureau — plantes : le Laurier et la Verveine femelle — pierre : la Topaze — anges : les Thrônes — démons : les Vases d'Iniquité — leur apôtre : Simon avec sa scie — prophète : Zaccharie — ils sont de la tribu de Juda — les gens charmants nés sous le signe des Gémeaux ont pour parrain Phebus aux beaux bras — leur force est dans les bras et dans la volonté — le nombre 12 leur est favorable — ils doivent se parfumer au mastic.

## CANCER

21 au 30. — Goût des arts et des sciences, équilibre des entreprises, activité, subtil et ardent pour ses intérêts, ferme et brulant, impénétrable, fécond en ressources.

1<sup>er</sup> Juillet au 11. — Liaison avec une femme à laquelle on devra son bonheur, esprit alerte et un peu petit, pas beaucoup de scrupules uni à une excessive délicatesse pour certaines choses, beaucoup de promesses dans la jeunesse, souriant, moqueur, gaffeur.

11 au 21. — Consolation dans les affections, délivrance de ses ennemis, conquête par la force, piraterie, amour de l'exceptionnel et du rare, susceptibilité, paroles inutiles.

Animaux symboliques : l'Oiseau du Soleil et le Chien — plantes : l'Oreille d'âne et le Coudrier — pierre : la Calcidoine — anges : les Dominations — démons : les Vengeurs de Crimes — leur apôtre est Saint-Jean : il porte un calice d'où sort le dragon — leur prophète est Amos — ils sont de la tribu de Manassi — le dieu de l'antiquité qui protégeait les innocents nés sous ce signe était Mercure le voyageur — leur force est dans la poitrine — le nombre 5 leur est favorable — ils doivent se parfumer au camphre.



## LION

21 au 31. — Nécessité de la patience et de la prudence au milieu des contradictions et des retards, marins et soldats, grandeur, colère, magnanimité.

1<sup>er</sup> Août au 11. — Rivalités en amour, tromperies en affaires d'intérêt, parler rustique, préoccupations positives mêlées à des goûts de grandeur et de beauté, excès, orgueil, opportunistes dans l'âge mûr.

11 au 21. — Entreprises d'ennemis puissants et acharnés, grands sacrifices pour plaire à ses amis, beaucoup de gestes inutiles et comme soulevé par une force. Goût de la gaîté.

Animaux symboliques : l'Aigle et le Cerf — plantes : le Chêne et la Mousse — pierre : le Jaspe — anges : les Puissances — démons : les Sorciers — apôtre : Saint-Pierre avec ses clefs — prophète : Osée — ils sont de la tribu d'Assez — ces gens heureux sont protégés par Jupiter à la large poitrine — leur force est dans le cœur — le nombre 1 leur est favorable — ils doivent se parfumer à l'encens.

## VIERGE

21 au 31. — Voyages, entreprises, végétarien, goût de la nature, modestie dans la tenue et mouvements d'orgueil inattendus. Etudes, collections, bibliothèques, économie, dépenses pour son ménage et son intérieur.

1<sup>er</sup> Septembre au 11. — Trahisons de toutes espèces dont on ne se méfiera pas. Voyages à l'étranger. Coups de tête. Vie bohémienne, va dans le monde et plaît, fortune tardive, fond sérieux.

11 au 21. — Etude des causes naturelles et des arts. Talent d'écrire vite, ingénieux mais extrême modestie qui nuira, regrette de n'être pas plus savant, beaucoup de respect et d'admiration pour les grands hommes, visage calme et froid, danger de rhumatisme, péril d'infortune complète en argent et en affection.

Animaux symboliques : le Passereau et le Porc — plantes : le Calament et le Pommier — pierre : l'Émeraude — anges : les Vertus — démons : les Puissances de l'air — leur apôtre : Saint-André qui porte la Croix en sautoir — prophète : Michée — ils sont de la tribu de Siméon — les personnes prudentes nées sous ce signe sont protégées par Cérés aux beaux flancs — leur force est dans le ventre — le nombre 10 est dédié à la Vierge — ils doivent se parfumer au Santal.



## BALANCE

21 au 30. — Caractère féminin, nature aimable, douceur, honnêteté, constance dans les affections, bienveillant pour les gens dont les traits charment leurs yeux, superficiels, mais gracieux. Les femmes ont une tendance à l'amour. Union, sympathie, dévouement, amour de la justice.

1<sup>er</sup> Octobre au 11. — Union avec une veuve, fureur, émotions, passions, entreprises, on arrange toujours sa vie, voyages multiples, changements de professions.

11 au 21. — Soutien de la chance dans les entreprises, plaisirs de l'esprit, vie légère, amour de l'élégance, pas d'autre ambition que de bien vivre, beaucoup de souplesse, moins de succès que de bonheur

Animaux symboliques : l'Oie et l'Ane — plantes : le Buis et le Tournesol — pierre : le Béril — anges : les Principautés — démons : les Furies — prophète : Jonas — apôtre : Saint Bartholomé avec son couteau — ils sont de la tribu d'Issachar — les intelligentes personnes nées sous ce signe sont protégées par Vulcain, l'artisan, boiteux comme la Justice humaine — leur nombre est 8 — leur parfum le Galbanon.

## SCORPION

21 au 31. — Approche d'une grande joie, âme meurtrière et pénitente, combats contre soi-même et les autres, malheurs par les femmes, goûts ouvriers, esprit réaliste uni à des coquetteries, malice, reste coï quand il est pris.

1<sup>er</sup> Novembre au 11. — Beaucoup de bonté, mais méconnu, n'a pas la situation qu'il mérite, mais satisfait de son sort, apparence austère, mais seulement l'apparence, histoires de femmes.

11 au 21. — Acquisition de biens, mélange d'humilité et de violence, beaucoup de discours, d'éclats de rire, capable de dévouement, préoccupé de ce qui est noble et des idées. Nature étroite, inconsistante et brouillonne.

Animaux symboliques : le Loup et le Pic-vert — plantes : l'Armoise et le Cournouiller — pierre : l'Améthyste — anges : les Archanges — démons : les Exécuteurs ou les accusateurs — apôtre : Saint-Philippe avec sa haute croix — prophète : Abdios — tribu : Benjamin — les malheureux nés sous ce signe sont protégés par Mars le flamboyant — leur force est dans les génitoires qui sont le siège de la pensée terrestre — leur nombre est 9 — ils doivent se parfumer à l'oppoponax.



## SAGITTAIRE

21 au 30. — Sûreté pour les espérances du cœur, grands dons, natures sportives, grandes ambitions, aptitudes aux mathématiques et aux sciences, vie vaste et brillante, esprit aigu, amateur de tout ce qui est bon.

1<sup>er</sup> Décembre au 11. — Complot de la scélératesse, guet-apens, désire se retirer en soi-même, songe à de nouvelles affaires. Ferveur de cœur et douces paroles unies à la convoitise, embarras de son propre corps.

11 au 21. — Grandes capacités pour se défendre, vie déréglée, repentir tardif, grandes passions, fortune paralysée, grande importance donnée aux choses, convictions, chasseur, force, libéralité.

Animaux symboliques : la Biche et la Corneille — plantes : le Dattier et la Macie — pierre : la Hyacinthe — anges : les anges véritables — démons : les démons tentateurs et guetteurs — apôtre : Saint-Jacques Majeur avec son bourdon et ses coquilles — prophète : Sophonie — les grandes âmes nées sous ce signe ont pour divinité Diane la chaste — leur nombre est 9 — ils doivent se parfumer à l'alas.

## CAPRICORNE

21 au 31. — Pénitence de ses péchés, alternatives dans la vie, honnête mais habile, grande importance donnée à la correction et à la politesse. Collection d'habits, goût de l'argent, de la nourriture. Malheur par les enfants.

1<sup>er</sup> janvier au 11. — Grande confiance en soi, autorité sur ses amis, chimères, quitte la proie pour l'ombre, carnassier, dépravé, colère, incapable de déguisement.

11 au 21. — Etude des causes naturelles et des arts, gourmet, prudence de gouvernement, désir du bien, envie de s'enrichir, personne sérieuse et agréable, aime la magnificence dans les habits et les repas. difficile à mettre en colère, mais n'en sort plus, labeur, faiblesse.

Animaux symboliques : le Lion et le Héron — plantes : la Pareille, l'Orme, le Pin — pierre : la Chrysoprase — anges : les Innocents — démons : les Méchants — leur apôtre est Thomas avec la lance ou l'équerre — prophète : Naum — tribu : Gad — ces personnes graves et correctes sont protégées par Vesta dont le nombre est 3 — leur parfum est le Nard.



## Variétés Littéraires

### MANIES ET MANIERES

Avant de prendre une plume, Laurent Tailhade donnait quelques soins à son papier. Il l'étalait soigneusement, il le caressait, il le repassait comme si c'était du linge, puis il écrivait d'abondance pour s'arrêter les yeux hauts levés, et reprendre son sacré labeur, le chef légèrement incliné.

M. Maurice Barrès entre dans son cabinet de travail un Brévas à la bouche. Il vide une très petite tasse de café, va respirer à la fenêtre l'arôme du Bois et, enfin, s'assoit à sa longue et vaste table flanquée d'aigles d'or, juste sous le portrait de Napoléon. Il écrit alors, d'une écriture fortement inclinée, à l'encre violette, sur de larges feuillets bleus pliés en deux, à la manière des diplomates, encore que M. Maurice Barrès n'ait jamais appartenu à la Carrière.

Le poète Francis-Vielé-Griffin écrivait, jadis, à M. Pierre Louys qu'il avait le plus grand tort d'user d'encre violette, car le temps la décolore et c'est faire tort aux collectionneurs d'autographes. Désormais, il écrit tout d'abord au crayon sur du papier écolier. Il recopie ensuite avec soin. Pour tromper l'énervement lorsque l'inspiration est rétive, il fume une pipe en terre ou ripoline en jaune quelque statuette moderne, car le blanc pur l'irrite.

C'est à la façon d'un boxeur que M. Tristan Bernard pénètre dans son studio encombré de livres. Il jette sur un meuble, voire sur le tapis, sa machine à écrire et se met à pianoter.

M. Henry Bataille se déplace énormément. Il s'énervé, va tapoter les vitres, revient, sourit, grimace et puis écrit, écrit, heureux de sa facilité.

M. Abel Hermant, se souvenant du bureau de l'escadron fume une grosse pipe de doublard et pond un chapitre d'une écriture solide, comme s'il le calligraphiait. Il commence toujours par noter les six dernières lignes.

Dirai-je que le Prince des poètes tire la langue en écrivant ?

M. Henri de Réginer fume la pipe, il écrit avec soin, c'est un excellent calligraphe. Il n'écrit que le monocle à l'œil. Il ne se laisse pas volontiers distraire de son labeur, fut-ce par la visite d'un de ses meilleurs amis.

A sa table de travail, qu'il achève un acte truculent ou qu'il écrive quelque discours académique sur les prix de vertu à décerner aux jeunes filles qui ont beaucoup dansé le tango, M. Jean Richepin est un spectacle magnifique. Il fait crisser le papier et grincer la plume qu'il secoue pour pointer les i. Parfois il se lit à haute voix, de sa belle voix, sans cesser d'écrire. Il n'écrit pas volontier en présence de visiteurs qui ne sont pas des familiers.



Notre maître Anatole France écrit pour sa joie et pour la nôtre. Son attitude est connue. En son vaste fauteuil, frileusement enveloppé, il évoquerait Voltaire si son sourire n'était plus pur !

La robe de chambre de Rémy de Gourmont était plus balzacienne et sa calotte plus ecclésiastique, le tout couleur poussière, la poussière qui enveloppe les vieux bouquins et les collections de revues symbolistes. Le nez chaussé de lunettes, se grillant avec sa cigarette les doigts qui pesaient sur la page, Rémy de Gourmont écrivait avec régularité et application. Au Café de Flore, le soir, il allait lire les journaux, il n'écrivait jamais et souriait à ouïr les propos de ses voisins, de ses cadets, les néo-classiques.

---

## LE PILOTIN BAUDELAIRE

On a longtemps et vainement discuté le point de savoir si Baudelaire embarqué par le général Aupick sur un voilier voguant vers les Indes, fit réellement le commerce des bœufs dont il eût approvisionné l'armée des Indes.

Théophile Gautier l'affirme. Son Baudelaire, marchand de bœufs lui plaisant, il l'accepte sans réserve. Maxime du Camp donne une interprétation embrouillé que contredit Pradon, autre biographe du poète. Enfin, Crépet, dans son introduction aux *Œuvres posthumes* de Baudelaire, s'égare tout à fait en des rêveries romantico-mythologiques. Il crée un Baudelaire inventant la fable du troc des bœufs pour s'être souvenu d'Apollon bouvier. Fumées !

Or, une de nos confrères, ancien officier de marine, M. René Dalize, auteur d'une pénétrante étude sur la *Littérature des Intoxiqués*, feuilletant avec nous l'édition Crépet, nous a spontanément donné la seule explication plausible. Il ne s'embarrasse pas de songes creux pour donner un sens aux propos du poète embarqué comme pilotin ainsi qu'il était d'usage dans les familles encombrées d'un fils déclaré « bon à rien ». La sévérité du général fut d'ailleurs inutile ; quant aux mauvais sujets d'aujourd'hui, ils font tout de suite de la littérature, sans passer par la marine marchande !

Mais laissons la parole à M. René Dalize dont, au surplus, certain grand-oncle fit, en qualité de second pilotin le même voyage que Baudelaire : « Certes, l'absence de Baudelaire ayant duré dix mois, dont neuf de navigation, aller et retour, il n'a pas eu le temps de pourvoir les *Tômmies* des Indes de bœufs français. Pourtant, Baudelaire n'a pas menti. Un marin de la flotte marchande dit couramment : « Je navigue au commerce. » Si un navire transporte du phosphate, il dira, parlant au nom de l'armateur, du capitaine et de l'équipage tout entier : « Je fais le commerce des phosphates ». La vaisseau de



Baudelaire devait avoir une cargaison de bœufs. Donc, le pilotin était-il fondé, à dire plus tard, parlant de son voyage : « Je faisais le commerce des bœufs ».

Que de temps perdu ! Il suffisait d'en appeler au bon sens d'un marin lettré et baudelairien....

Nous tirons quelque vanité d'y avoir songé.

---

## UN POEME DU FILS DE VERLAINE

*Heureux l'enfant né sans le sou  
D'une catin et d'un homme saoul  
Il ne geint pas à la mamelle  
Que lui offre toute femelle  
Dans les bras de son paternel  
Il ne fait qu'un tour et puis, tel  
Un vif météore s'envole  
Narguant sa mère bénévole  
Le voilà content, né de rien  
Libre d'escarper en vaurien  
La cime abrupte de la vie  
Qu'un enrichi certes n'envie  
A jongler avec les fardeaux  
Puis se les poser sur le dos  
Sans un faux pas ! Vrai, c'est d'un brave  
Et qui ne mérite nulle entrave !*

O dérision de nos curiosités anecdotiques ! Misère de nos méthodes historiques ! Pardon, pauvre Lélian !

---

## NOTES INÉDITES DE VOLTAIRE

Il s'agit de notes prises durant le séjour en Angleterre qui suivit une villégiature à la Bastille.

« Bolingbroke était un aussi grand homme d'Etat qu'un grand fréquentateur de courtisanes. Dans la pleine vigueur de sa jeunesse et de son dérèglement, la reine le fit nommer ministre de la guerre. Un groupe de courtisanes passait dans le parc de Saint-James, quand la nouvelle se répandit que Bolingbroke avait obtenu ce poste dont les émoluments sont de 125.000 francs par an. Aussitôt ces dames battirent des mains en criant : « Bravo ! voilà encore 125.000 francs qui vont nous revenir. »

« L'Anglais est très réfléchi, alors que le Français se montre



prolix, et prodigue les compliments et les vaines paroles. En réalité, sous les dehors d'une aimable modestie, ce dernier n'est préoccupé que de lui-même. L'Anglais, au contraire, est sobre de paroles, ouvertement orgueilleux et insouciant ; il émet ses idées le plus vite possible, comme s'il craignait de perdre son temps. En Angleterre, l'intérêt public, domine toujours l'intérêt privé. »

« Nous nous montrons habituellement indifférents et insouciants pour les choses qui méritent davantage notre observation et notre enthousiasme. Peu de personnes ont la sagesse d'admirer la naissance quotidienne de la lumière et la création nouvelle de toutes les choses qui germent chaque jour, avec cette lumière, l'éternelle harmonie des étoiles, les miracles perpétuels de la génération, les effets de la chaux qui brûle au contact de l'eau. Peu de personnes s'attardent à admirer ces prodiges journaliers dont la répétition semble triviale, mais dont les causes restent cachées ».

---

## DÉJÀ !

Aux beaux jours du Romantisme. — oui, beaux jours, en dépit de tout, dirait avec nous ce critique malicieux qui, ayant loué l'intention des néo-classiques, ajoutait : « Si vous pouviez avoir autant de talent que les romantiques, ce serait très bien ! » — aux beaux jours du Romantisme donc, on disputait déjà sur le choix d'une rive littéraire. Gauche ou droite ? Et c'est exactement à la Closerie des Lilas, et pas ailleurs, que s'assemblaient coiffés à la Rembrandt. eux aussi, prince Paul ! les champions gauchers et gauchards. Dans une comédie à couplets, *Le Pays des Amours*, par Edouard Plouvier, créée aux Variétés, le 15 mars 1858, un acteur chantait :

*Je reconnais ton toit d'ardoise  
Vieil Odéon, où tant de fois  
Nos cris, nos clefs ont cherché noise  
A la tragédie aux abois !  
Plus loin encor, la closerie  
Où chaque été les frais Lilas  
Font une campagne fleurie  
A tant d'amants qui n'en ont pas.*

Le dernier vers est faible, mais qu'importe ! On chante encore :

*Un jour, on passe la rivière....*

Edouard Plouvier ! Il débuta humblement dans les cuirs et peaux pour expirer dans le drame et le vaudeville. Accordons un souvenir à ce mégissier dramatique, champion bienveillant de l'autre rive.

ANDRÉ SALMON







Et choisir parmi vous des amis  
Moi qui marche sur la Terre huit mille ans avant vous  
Quel palais aurez-vous bâti  
A la place où ce matin je suis assis  
Ou peut-être que vos bateaux y feront naufrage  
Et qu'une vieille légende où j'apparaîtrai  
Grandira ces parages  
Mais aurez-vous de vieilles légendes  
Comme vous serez vieux peuples de l'an dix mille  
Comme vous serez jeunes  
Comme je serai vieux  
Aimerez-vous ce que nous aimons  
La tarte aux fraises et le vin blond  
Aimerez-vous ce que j'aime  
Quel est celui de mes poèmes  
Que vous aimerez le mieux  
Où la maison que je vais bâtir  
Des roulements d'auto  
Des sifflets de locomotives  
Des vrombissements d'avions  
Des sons de cloches  
Sont enfermés dans mon chant  
Avec mes sentiments  
Et toutes les choses de mon temps  
Et là-bas c'est Paris  
La ville qu'on a dans la peau  
La ville qui sent l'homme  
La ville grise où je travaille avec mes mains  
Quand il pleut  
Quand il fait froid  
La ville nourricière où j'ai eu vingt ans  
Tout ce qui s'est passé n'est jamais arrivé  
J'étais dans le ventre de la Ville  
Me voici né  
Voici que je marche en tenant toute la rue  
Comme un homme riche  
Voici que je regarde la Terre  
Que je deviens amoureux d'elle  
Voici que je deviens éternel  
Pourtant je regarde ma montre  
Je vais jouer au tennis de toute ma jeunesse  
Et j'ai faim comme un chien  
Le Nord était derrière moi  
Le Nord est à ma gauche  
Et bientôt je l'aurai en face





PAOLO DONO  
DIT L'UCCELLO





PICASSO

Collection H. K.





MARIE LAURENCIN

Photo Paul Guillaume





MODIGLIANI

Collection Zborowski



*Mouches de cet Eté  
Nous allons nous quitter  
Vous pour rester pattes en l'air  
Moi pour aller dans l'avenir  
Qui est peut-être au Nord  
Ou peut-être au Midi  
Mais nous nous retrouverons dans la grande cornue  
Petites sœurs  
Il est l'heure.*

PIERRE ALBERT-BIROT.

### POEMES

*Le cœur sur l'arbre, vous n'aviez qu'à le cueillir,  
Sourire et rire, rire et douceur d'outre-sens.  
Vaincu, vainqueur et lumineux, pur comme un ange,  
Haut vers le ciel, avec les arbres.*

*Au loin, geint une belle qui voudrait lutter  
Et qui ne peut, couchée au pied de la colline.  
Et que le ciel soit misérable ou transparent  
On ne peut la voir sans l'aimer*

*Les jours comme des doigts repliant leurs phalanges.  
Les fleurs sont desséchées, les graines sont perdues,  
La canicule attend les grandes gelées blanches.*

*A l'œil du pauvre mort. Peindre des porcelaines.  
Une musique, bras blancs tout nus.  
Les vents et les oiseaux s'unissent — le ciel change.*

PAUL ELUARD.





## Complainte électorale

### I

*Ecoutez tous la lamentable histoire  
D'un héros mort, tué pour ses opinions,  
Car il vivait pendant ces temps barbares  
Qui sont avant la grand'Révolution  
Dans ce temps-là, il marchait au supplice  
Celui qu'osait rêver d'égalité  
L'Indépendance, l'amour de la justice,  
C'étaient des mots qu'il fallait pas prononcer.*

### II

*La Barre était d'une noble famille  
Il étudiait pour se faire officier.  
Il habitait dans la cité d'Abbeville  
Par la police il était suspecté,  
Or, par malheur, un' nuit dans un cimetière  
Un crucifix par quelqu'un fut brisé  
Et comme La Barre était un libertaire  
Sur lui tombèrent les soupçons des curés.*

### III

*« Ce garçon-là a des livres-z-anarchistes,  
Dit un évêque avec indignation  
J'en fais serment, m'sieu l'chef de la police,  
Il nous prépare un' grande Révolution,  
Il a brisé un Christ au cimetière !  
Le Sacrilèg' mérite un châiment.  
Il n'salue pas quand passent nos bannières  
Il chant' sur Dieu des refrains inconv'nants.*

### IV

*— Pour ce méfait tout supplice est trop tendre  
Coupez ses bras, arrachez-lui l'gosier ;  
Brûlez-le tout et dispersez les cendres,  
Dirent les jug's sans avoir contrôlé.  
— Mes opinions sont ici mal cotées,  
Répond La Barre au tribunal d'Amiens,  
Mais croyez-le, ma mémoire s'ra vengée,  
Le sang d'vos fils rachètera le mien.*

### V

*Deux mois après. dans la foule en alarme,  
La Barr' marchait gaîment à l'échafaud*



Environné par cent archers en armes,  
Les bois d' justic' que suivaient cinq bourreaux.  
Or, cet enfant au milieu des souffrances  
Je dis « enfant » il avait dix-sept ans,  
Criait à tous « Je meurs, c'est pour la France »  
« Si l'Idée germe, amis, je meurs content ».

## VI

Non, non, nous ne t'oublierons pas La Barre  
Car ton nom brille dans l'Histoire des Martyrs  
C'est un flambeau qui luira comme un phare  
Pour nous, tes frères, les Révoltés d' l'Avenir  
Tu étais né dans un siècle de servage  
Mais tu as bien prévu les Temps nouveaux !  
Au lieu de vivr' comm' les rich' de ton âge  
Tu préféras mourir comme un héros.

## LE MARCHAND DE GANTS DE GAND

Il était un peu fou, c'était dans la famille !  
Même il avait encore au fond d'une charmille  
Dans une maison bourgeoise à la Chaux-de-Fond  
Le buste d'un vieil oncle défunt à Charenton.  
Déjà à l'âge de cinq ans,  
C'était lamentable vraiment !  
On ne pouvait le mener nulle part.  
Sans qu'il pissât dans les crachoirs.  
Une dame de qualité  
Lui ayant offert une tasse de thé  
Un moment après, par guignon,  
Il dégueulait dans le salon,  
— Diable, s'écria-t-il, c'est sans douf vol' liqueur  
Qui m'aura fichu mal au cœur.  
Plus tard, s'il présentait une requête au ministre  
Pour être indemnisé de tel ou tel sinistre  
Il n'était pas encore entré au vestibule  
Qu'il embrassait la bonne et lui tâtait le cul.  
S'il était, malgré tout invité par l'altesse  
Il se saoulait de vin et lui montrait les fesses.  
Un jour quelqu'un lui reprochait ses tours  
— Je n'entends rien, dit-il aux tactiques des cours »  
C'est vrai. Il n'est pas intrigant  
Pourtant il est devenu marchand de gants  
à Gand.

MAX JACOB.



## SOLUTIONS D'AUTOMNE

Tout, paysage affligé de tuberculose  
Baillonné de glaçons au rire des écluses  
Et la bise soufflant de sa pécore emphase  
Sur le soleil qui s'agonise

En fichue braise.....

Or, maint vent d'arpéger par bémols et par dièzes  
Tantôt en plainte d'un nerf qui se cicatrise,  
Soudain en bafouillement fol à court de phrase  
Et puis en sourdines de ruse  
Aux portes closes.

Yeux de hasard, pleurez-vous ces ciels de turquoise  
Ruisselant leurs midis aux nuques des faneuses  
Et le linge séchant en damiers aux pelouses  
Et les stagnantes grêles phrases  
Des cornemuses ?

La chatte file son chapelet de recluse  
Voilant les lunes d'or de ses vieilles topaze ;  
Que ton Delta de deuil m'emballé en ses ventouses,  
Ah ! là, je m'y volatilise

Par les muqueuses !....

Puis ça s'apaise

Et s'apprivoise

En larmes niaises

Bien sans cause...

---

## MŒURS

O virtuosités à deux et vrai ! si seules.  
Etes-vous bien la clef des hâvres de l'Oubli ?  
Où nous faut-il tourner à mort la grise meule  
Des froments pour l'Hostie à qui Dieu fait la gueule  
En cœur ? Errer jusqu'à l'Octroi des Ramollis !

Donc, aux abois du fond des raides léthargies  
Sous ces yeux bovins, morts en pièces de cent sous,  
L'âme alitée absout l'heure, et se réfugie  
De bonne foi, dans les passés dont la Vigie  
Ne croit plus d'ailleurs aux « Sœur Anne, où êtes-vous ? »



*Le bien-être des sens d'un cœur frais par lui-même  
N'était pas fait pour nous, voilà le vrai du vrai.  
Qui sait pourtant si quelque étourdissant je t'aime  
N'eût pas redrapé net nos langes de baptême !  
Nous n'attendions que ça ; ce n'est pas un secret.*

*Rentrez, petits Hamlets, dans les bercails licites ;  
Poussez, du bout de l'escarpin verni vainqueur  
Ces heures ; circulez, ayez l'air en visite,  
Voyez âme qui vive, exultez ! — Tout haut, dites :  
Sursum corda ? et tout bas : Ah ! oui, haut le cœur.*

JULES LAFORGUE.

Extrait des « Entretiens Politiques et Littéraires ».

---

PREMIÈRE  
POÉSIE

*Deux en confiance, droits comme des rois  
Nous allons par les routes, hors des poésies.  
Une fleur pour toi, une feuille pour moi  
et dé lions les fantaisies.*

*Nous étions deux, seuls entre mur et mur  
indifférents pour ce qui passe, pour ce qui voit.  
L'œil vide mais le pas sûr,  
empereur de bonne foi.*

*Les montagnes se rencontraient une à une  
les branches saluaient en jaunes balancements.  
On ne parlait à personne,  
Chacun était pour l'autre son dieu.*

*Combien était large le monde. Autour  
habitait dans l'air l'odeur de l'amour.  
Nous, presque amants du premier jour  
Nous sentions aux joues la chaleur.*

*Mais nous étions aussi heureux, essoufflés,  
Grisé d'égoïsme parfait  
Nous semblions être des soldats  
avec des décorations sur la poitrine.*



*Au fin, au fin de la montée  
dans la dernière baie de l'horizon  
une lune chiffon sans vie  
se détache légère d'une montagne*

*C'est tout, égal et pareil à l'infini  
comble est le cœur, pour rien il résonne.  
Cependant un moment j'ai senti.  
l'humide baiser de ta bouche.*

G. PAPINI.

---

## LA CUEILLEUSE

### I

*Blancheurs encore somnolentes  
sur des fleurs qui de tous côtés jonchent la salle.  
Monée. Et te voilà vivant de ma vie et c'est moi  
qui t'ai créé comme une image de lumière  
et te voici avec les mains de mon mystère  
et te voici avec un corps  
qu'au gré des doigts  
passés ainsi que des caresses sur ta chair,  
j'ai suscité en âme errante et parfumée  
que tu portes en toi déjà comme une fleur.*

*Car tu n'es que le geste incertain et vague du poète  
Vers ce qui ne coule pas dans la vie  
Vers la joie.  
et tu demeures au fond de moi  
Comme parée d'habits de fêtes.*

*Ainsi je t'ai vêtue de l'âme que je porte  
et tes mains sont fleuries d'hélianthèmes et d'iris  
qui ne passeront pas comme d'autres  
cueillies là-bas dans les vallées ;  
mais tend vers le soleil tes mains consolatrices  
et ramène vers toi ce qui dormait au fond de moi  
pour que de ce seul geste où ton âme s'éprend  
tu couvres toute notre vie de tes mains claires  
et laissant fuir la joie qui glisse de tes doigts  
laissant fuir ce soleil qui pénètre les membres,  
tu scelles le pacte de lumière sur les fronts.*

*Car, tu es celle que l'on cherche mystérieuse  
dont les baisers sentent le miel et l'été rouge*



dont les gestes ont la douceur des choses qui demeurent,  
et que l'on craint pourtant de saisir au passage ;  
et l'on t'ignore et l'on te veut — ô fleur votive !  
et l'on sait depuis l'enfance que tu es là  
quelque part — qu'on peut te voir —

mais que personne  
n'a retenu les pans de ta robe fleurie.

Et voici que tu viens vers moi  
et c'est ma fièvre  
qui t'a donnée la vie,  
c'est de la cendre de mes rêves  
que tu t'élèves  
immarcessible ;

Car je te sais lumineuse et sereine  
et te voyais depuis l'enfance  
quand naissait l'harmonie aux rythmes des étoiles  
fleurir dans les nuits abyssales  
au chemin des voies lactées ;  
et dans les soirs pendant les jours d'aberration  
lorsque toutes les pousses niveales étaient mortes,  
et qu'on ne voyait plus les étoiles  
je te sentais parmi la cendre de l'été  
je savais bien que tu restais encore  
et que tu n'avais pu mourir et te faner,  
et je savais que je pourrais te retrouver  
en rappelant toutes les joies toutes les peines  
et tous les deuils de nos années.

Maintenant tu vis du rappel de ces choses,  
que nous avons quittées peut-être pour longtemps  
et que nous retrouvions parfois vers le printemps  
comme l'odeur des arbres clairs qu'on se souvient  
avoir senti parfois dans les jeunes années  
lorsqu'il a plu et qu'il fait beau  
que tout le soleil donne aux terres cette senteur de fleurs coupées  
ce parfum qui reste toujours malgré les peines  
et qui semble nous consoler  
de tout ce qui n'a pu vivre aussi longtemps que nous.

La Cueilleuse. Je sais qu'il est des gestes qui s'inclinent  
et qui descendent plus bas que d'autres  
vers les âmes et vers les forces que l'on ignore  
et je sais qu'il suffit d'un seul rappel  
pour attirer à soi les blancheurs qui somnolent



et cette torpeur des champs quand vient le soir ;  
je sais que l'on peut rappeler ce qui semble  
— comme les oiseaux s'appellent entre eux dès leur éveil —  
et que l'on ne peut passer comme cette ombre,  
qui palpite aux pieds des arbres tout le jour  
pour se perdre la nuit dans les campagnes.

Monée. Les gestes et les voix qui chantent  
oui cela, tu les enseigneras  
et les paroles seront claires  
comme à midi les plaines sous le soleil,  
et les mots seront comme des musiques de fêtes  
où l'on verra passer des formes de lumière  
et ce seront des teintes affaiblies ou des bruits vagues de campagne  
tout cela qui tremble dans les âmes  
que tu recueilleras d'un geste  
car ta joie sera là parmi les peines  
qui fera les travaux moins lourds  
et les tristesses moins amères  
pour ceux que la terre courbe ainsi que les saisons vers elles,  
ceux qui connaissent cette angoisse  
de ne savoir de quel côté tourner la tête  
ceux qu'assiège un besoin incessant de marcher  
et qu'on apaise doucement par des paroles  
comme des enfants qui sentent que l'on est près d'eux et qu'on les garde.

La Cueilleuse. Il leur suffit des souvenirs natales  
de celles qu'on ne sait si ce sont bien les nôtres  
et que l'on garde sans savoir, par habitude  
— celles d'odeurs connues et de couleurs passées —  
et de chagrins qu'il nous paraît déjà connaître  
et que nous n'avons jamais senti  
ceux qui ne sont peut-être plus  
que les vieux souvenirs des pères des aïeux  
et de tous les parents qui dorment  
parmi les terres parfumées. —

Monée. Et puisque tu as senti en toi bien des nuances  
celles qui sont gardées par les enfants des pères  
et celles des foules que nous avons croisé  
et qui nous ont crié des mots à leur passage  
dont nous n'avons pas su le sens et les préceptes  
— toutes ces sympathies errantes et nomades  
que l'on sait bien ne plus voir durant le voyage —  
va — parmi ceux qui ne connaissent pas la joie  
celle qui fait monter le soleil



*et celles des fruits murs sur les arbres d'été  
quand les cigales chantent et qu'il y a de la poussière  
sur les vignes qui commencent à rougeoyer  
dès que les raisins sont pressés dans les cuves  
et lorsque viennent de la mer les flamands roses  
qui présagent que l'automne est déjà là —  
va vers les âmes des campagnes  
celles qu'on voit fleurir près des maisons, des routes  
et des villages de soleil,  
là pare-les d'habits de fêtes lumineux  
et donne-leur des mains fleuries comme les tiennes  
et des yeux qui sachent sourire,  
afin que leurs doigts touchent aux choses nouvelles  
sans que celles déjà connues ne meurent en eux. —*

JEAN PUECH.

---

## LA CAMPAGNE

### I

*On aime la maisonnette  
En chaume dans le verger.  
Du rouge aux lèvres  
Les fleurs du pêcher.  
Renaissent tous les ans  
De leur fragile beauté  
Elle a un châte  
Et une brouette  
Le soleil tape sur sa tête  
Et dans ses cheveux  
Son corsage est rempli  
Sa gorge rebondie  
Et ses yeux...  
J'envie celui  
Qui le soir dans les coins  
Où sur le foin  
Embrasse la fille  
L'orage prochain  
Est dans le ciel  
Et mon vélo  
File sur la route  
Calme est la vieillesse  
C'est la vieille qui trotte*



*L'autre qui tricote  
Près de la chandelle  
La fleur fanée  
Connaît l'inutilité  
De recoller  
Ses pétales  
Avec des bouts de ficelle*

II

*Le vieux poirier sait  
Que la branche cassée  
Doit se dessécher  
La femme à pas lents  
Chemine sur la route  
Un bonnet blanc  
Un panier  
Un fagot  
On voit des femmes comme ça  
Dans les tableaux  
Un calme serein  
Du bonheur goutte à goutte  
On ne demande pas l'âge  
A l'oiseau qui passe  
Je ne me souviens pas  
Des rides de ma grand'mère  
Je me rappelle son bonnet  
Et ses vieilles chansons  
Et le son de sa voix  
Quand elle appelait sa fille  
Et ses petits-enfants*

VLAMINCK.





## Dimanche aux Églantines

C'est de cette place qu'en un printemps pareil,  
A coups de bélier, nous battions le ciel,  
Le ciel traître livré au vol ennemi  
En quel autre printemps ?  
Douze mois ! Ce n'est pas assez à notre compte  
Ou c'est trop, et qu'importe !  
La paix que nous forçons dépasse de si haut la guerre  
Soumettant à sa loi les espaces et les nombres,  
La paix plus grande que la guerre  
Que nous fîmes avec nos bras d'hommes-bêches,  
Nos bons yeux de bons tireurs,  
Nos jambes fermes de fantassins,  
De tout notre cœur plein des douceurs déchirantes de l'Arrière  
De toute notre âme mutilée !  
Et aujourd'hui, frères qui voulons le règne de la Paix sur le monde,  
C'est toujours et pour combien de jours encore l'Avant  
Là où nous voulons recréer les douceurs de l'Arrière  
Arrière dans nos mémoires  
Avant dans notre faim sacrée  
De vivre  
Libres et bienfaisants !

A 2 h. 30, rendez-vous des Sections et des groupes place du Trocadéro.  
— Qui n'a pas son églantine ?  
— Achetez-moi, la vôtre, citoyen,  
En voilà une bien coquette pour la citoyenne.  
Et quelle journée !  
Un joli temps pour aller au Bois de Boulogne  
— Les textiles ? c'est à trente mètres devant toi, camarade,  
— Qu'est-ce que c'est que ceux-là ?  
— Les casquettiers de la rue des Rosiers qui dressent leur bannière  
hébraïque ainsi qu'un étendard impérial.  
— Tu parles !

Une automobile noire plantée d'un drapeau rouge  
Monte et remonte l'avenue  
Et vire, et fuit pour réparaître  
Et il semble à plusieurs la regardant  
Qu'ils tournent encore les pages de l'illustré de la semaine,  
Dont une automobile rouge, dans un identique décor d'ailleurs  
Crevait le papier satiné.



Les camelots, d'un geste professionnel, inimitable,  
 Les camelots, pareils à des bouchers,  
 Jettent sur la poussière de la place des blocs de papier  
     comme des morceaux de viande.  
 Demandez l'Heure!... le Populaire!... l'Humanité!...  
 Tout en haut d'une palissade  
 Plus haut que les balcons chargés de riches grâces  
 Le chansonnier du peuple soulève son chapeau  
 Et bat la première mesure...  
 En avant!...  
 Le flot roule pendant trois heures  
 Et quand le flot s'apaise  
 N'est-ce ailleurs qu'il déferle ?  
 Où vont trois cent mille homme chantant d'une seule voix ?  
 Quelle lumière absorbe — ô clartés éternelles! — trois cent mille ombres !

De la poussière soulevée comme une houle  
 Balance le Trocadéro galère baroque  
 Chargée à fond de cale  
 De nègres empaillés et de charognes pharaoniques.  
 A son balcon de pierre, une jeune femme  
 Un peu moins rose, un peu plus pâle, un peu plus belle  
 S'attarde à mesurer  
 Le vide profond de l'avenue opulente et rêve  
 Vers où s'en vont les trois cent mille marcheurs ?  
 Vers quoi montent les voix des trois cent mille chanteurs ?  
 Le jaloux sans amour la ravit au grand rêve  
 — Rentrez, il faut se garder ma chère, des premiers soirs d'avril...  
 — Et le piano ouvert est là — vide autant qu'une opulente avenue —  
 Que des doigts animés d'un sang riche  
 Et des effluves d'une âme intacte  
 Peuvent peupler infiniment  
 — Quel est cet air?... Que jouez-vous!... Y songez-vous!...  
 Le piano refermé longuement vibrera  
 Des pas de ces chanteurs  
 Des voix de ces marcheurs!...

6 Avril 1919.

ANDRÉ SALMON.





# JEUX

---

## Fragments d'un livre à paraître

*Quelque éloignement qu'ait l'auteur à livrer au public sa vie sentimentale, il se décide à publier ces souvenirs, vrais ou faux, en songeant que s'ils sont agréables à quelques lecteurs, ils ne seront utiles à personne.*

VENDREDI SOIR.

Dimanche dernier, nous étions, René L. et moi, chez lui, assis devant des verres vides et faisant une partie de dames. On s'ennuyait comme on s'ennuie le dimanche, quand la sœur et la fiancée d'un camarade vinrent nous inviter à goûter. Thé, confitures amères, mdrigaux sucrés ; on joue au poker, aux devinettes, aux petits papiers.

Je raconte des anecdotes littéraires et des histoires de revenants (mon succès). La fiancée de mon camarade pense à lui, on parle de son départ au régiment : tristesse des gares, rires de la lampe.

Quelqu'un frappe à la porte : C'est Lucienne, une amie qui revient du bal, souple, élégante, rieuse. Ses yeux sont tendres et craintifs.

Les maladies nerveuses et les perversions sexuelles font le sujet de la conversation. Nous en sommes aux confidences. Je regarde Lucienne. Emotion cardiaque des premières rencontres. Je voudrais qu'elle vint s'asseoir près de moi, lui dire des mots inutiles et doux. Douceur de la présence féminine ! Elle est partie et quand je lui serrai la main, il m'a semblé que cette main n'était pas indifférente et qu'elle s'attardait un peu dans la mienne.

J'ai pensé à elle un peu, le soir : Elle est gentille, Lucienne.

Les jours sont morts l'un après l'autre, sans cérémonie. Mardi ou mercredi, je commence d'écrire une nouvelle où figure une maîtresse égarée. Je veux choisir pour elle un prénom plus aimable que le sien *Berthe*. Sans réflexion, j'écris *Lucienne*, puis, pris d'un scrupule d'exactitude, je rends à mon fantôme le nom qui lui fut donné à son baptême.

J'ajoute que j'ai pensé à ma vraie Lucienne (Anticipation du possessif).

Aujourd'hui enfin, René m'apprend que je dois bientôt rencontrer Lucienne. J'applique mon oreille contre mon cœur. Que dis-tu petit phonographe ? Lucienne.

Plus de doute...



#### SAMEDI.

Je deviens un brillant rameau de Saltzbourg (cf. Stendhal). Je vais tout-à-l'heure chez René et soudain une idée ridicule me poursuit. Lucienne sera chez lui avec Mado. Je tremble, je cours, je pousse la porte. René cause avec un fâcheux grotesque à prétentions sociales.

Ce garçon veut faire des romans pour élever l'âme des hommes. Que m'importe l'âme des hommes ! Je préfère le petit corps sans âme de Lucienne et son visage... Quel ennui ! Après le départ de ce personnage inutile j'entretiens René de mes espérances, d'un ton dégagé ; je plaisante pour cacher un peu de tristesse qui vient sournoisement me taquiner. Ah ! Lucienne...

#### DIMANCHE.

Arrivée à Clichy de Georges, le frère de Mado, je vais chez lui ce matin. Joies de la famille, tendresses de la fiancée. On sonne à la porte, Mado se précipite, mon cœur tressaille, si c'était Lucienne. Ce n'est pas elle et la tristesse coule en moi comme un petit ruisseau.

J'ai envie d'écrire à Lucienne, mais je crains de me livrer sans défense. Je suis tenté d'imiter l'exemple de Julien Sorel, l'âme torturée et le visage impassible auprès de Mathilde de la Mole qu'il aime à en mourir, etc. Pourtant, je songe que Lucienne serait peut-être touchée par un aveu, que cet aveu même pourrait être un moyen de gagner ses faveurs. Si j'ai le pouvoir de ne pas renoncer à l'observation de mes sentiments et au contrôle de mes actes et si elle me croit privé de ce pouvoir, ne puis-je pas profiter de cette illusion ?

Perplexités.

#### LUNDI.

Inquiétants symptômes ! Un songe me réveille cette nuit. J'ai la fièvre (ce n'est pas de la littérature — oh ! si) ; j'ai des palpitations de cœur, enfin, je suis dans le même état nerveux qu'après avoir bu trop de champagne. J'ai rêvé de Lucienne, évidemment. Ma mère alarmée par ce réveil nocturne, me croit malade, me fait boire des tisanes, avaler des pilules.

J'étais la veille au bal Tabarin.

Les projecteurs, caméléons lumineux, regardaient danser des Andréïdes. L'orchestre jouait des cantiques. *Il est né le divin Enfant* ou *Venez, divin Messie* en accélérant le rythme pour le cancan. Le souvenir de Lucienne me frôlait tendrement à l'heure du dernier tango.

Journée de Toussaint. Je ne verrai pas Lucienne aujourd'hui. Je pense à une jeune fille qui est morte à vingt ans et que j'ai aimée autrefois. Les cimetières sont fleuris de chrysanthèmes et mes petites sœurs, les feuilles d'automne, dansent autour de mon amie morte.



Lucienne est phtisique, je crois, comme cette jeune fille que j'ai connue. Elle porte aux joues les taches roses fatales. Que la phtisie est sympathique ! Je cloue pour notre amour un charmant cercueil.

*Nous nous endormirons ensemble.*

J'imagine des romans. Elle m'aime autant que je l'aime ; ce n'est pas peu dire ; elle va mourir et moi, las de vivre, je désire l'accompagner. Le décor représente la chambre d'un hôtel de Montmartre. Sur la table, deux ampoules de morphine vides, beaux fruits défendus, près de la lettre à monsieur le commissaire !

« Nous prenons la liberté de vous quitter... »

Sur le lit défait, deux amants sont couchés, Lucienne et moi. Elle appuie sa tête sur mon épaule, ses yeux sont fermés, ses mains blanches, je sens ma vie se défaire lentement, sans tristesse. La fenêtre est entr'ouverte et dans la rue tombent de petites étoiles mortes. Il semble qu'on cherche à me réveiller ; je veux dormir. Je souris aux derniers soupirs de la terre. Un vers de Baudelaire :

*Que nos rideaux fermés nous séparent du monde*

Le visage de mon ami André M. que j'ai nommé exécuteur de mes hautes œuvres littéraires, les lumières des boulevards, l'ombre de Tabarin.

Le rideau tombe et se relève avant nous. La pièce est finie, on nous enterre dans la boîte du souffleur. Famille en pleurs, confrères hypocrites, commentaires :

— « Quel avenir ! — vous croyez ? ce suicide, une réclame ! pour une grisette ! — c'est ridicule — on le disait intelligent — on avait tort !... »

Je m'amuse tranquillement..

Ecrirai-je à Lucienne ? oui je compose une lettre genre *aveux sincères*.

Exemples : Je reviens du bal, toutes les danseuses, c'étaient vous (mauvais compliment), la lumière, vos regards, la musique, votre voix.

La lettre est ornée de ratures, signes d'un trouble passionné. A la première ligne, je l'appelle « mademoiselle », à la dernière, « petite chérie ».

Je suis amoureux, c'est certain. La nuit est venue, il est tard, je suis seul dans la maison déserte. Elle dort maintenant sans savoir que j'écris son nom sur le livre rose du cœur, poupée fermant les yeux disant : « je t'aime ».

Je voudrais être aimé d'elle ; pourquoi ne le serais-je pas ?

Jusqu'à présent Lucienne a été courtisée par des employés de banque, des commis de magasin ignorant l'art du madrigal, Elle sera sensible aux galanteries distinguées, aux mots d'esprit que je ferai pour lui plaire. Sans doute miaule un démon familier,



assis sur mes papiers, sans doute, mais elle est également sensible aux grâces des employés de commerce. *Elles* sont tellement sensibles ! Une petite naïade blonde sort de mon encrier.

MARDI, UNE HEURE APRÈS MINUIT.

Je sors d'un dancing. Lampions éteints, miroirs déserts. Je reviens chez moi, seul, à travers les rues lactées ; passant sur les boulevards extérieurs, au milieu des baraques foraines, des manèges dormant dans la boue, la pipe éteinte. Lucienne a reçu ma lettre. Qu'a-t-elle dit en voyant ce cœur s'envoler de l'enveloppe déchirée ?

L'oisiveté, mon cœur, est la mer de tous les vices. Méfie-toi des poissons rouges de ce triste océan, garde-toi des sirènes bavardes et des pieuvres tendres ! J'en ai connu plusieurs. L'une d'elles...

Heureusement, Lucienne, que je n'aime que toi !

Demain, je me lèverai à six heures, ma mère sera stupéfaite, et, comme un amant espagnol, j'irai me promener sous les fenêtres de Lucienne en attendant qu'elle sorte. Je m'approcherai d'elle en tremblant. Elle rougira, surprise de me voir, agréablement, car elle doit m'aimer, pourquoi ne m'aimerait-elle pas, d'ailleurs ?

MERCREDI SOIR.

Lucienne (refrain), Lucienne, pourquoi t'ai-je aimée ? pourquoi t'ai-je vue ? Thème des regrets inutiles. J'ai voulu faire de mon amour un rameau tendre et fragile et le vent l'a brisé. Beau poignard de la douleur, les plaies de mes blessures ont fleuri et je t'ai couronnée de roses, blanche dryade délivrée...

Voilà tout ce qui s'est passé.

J'attendais Lucienne, ce matin, près d'un terrain vague ; elle vint vers moi sans me voir et je doutais de ma tendresse en l'apercevant, car je la trouvais aussi jolie que la semaine dernière et je ne désirais pas l'éviter. Si j'avais été réellement amoureux, ne me serais-je pas éloigné à son approche, n'aurais-je pas été déçu en voyant son visage. Qu'est-ce qu'un amour sans crainte et sans illusion ?

Je m'approchai d'elle en tremblant ainsi que je l'avais prévu, après quelques secondes d'hésitation, à peine le temps de penser : ce n'est pas *Elle*, ce n'est pas *Elle* et de chasser cette idée importune.

Elle me regardait avec un peu d'embarras. Premiers mots, sourires.

— « Avez-vous reçu ma lettre, lui demandai-je ?

— Oui, mais je ne puis y répondre, je ne sais pas écrire ! »

Je fus pris d'une inquiétude qui augmenta jusqu'à ce qu'elle m'eût confié qu'elle avait un ami et qu'elle tenait à lui être fidèle. La gêne que j'éprouvais devint alors de l'indifférence, toutefois, la politesse voulait que je montrasse de la mélancolie. Je crus devoir insister pour obtenir d'elle un rendez-vous nocturne. Elle refusa de



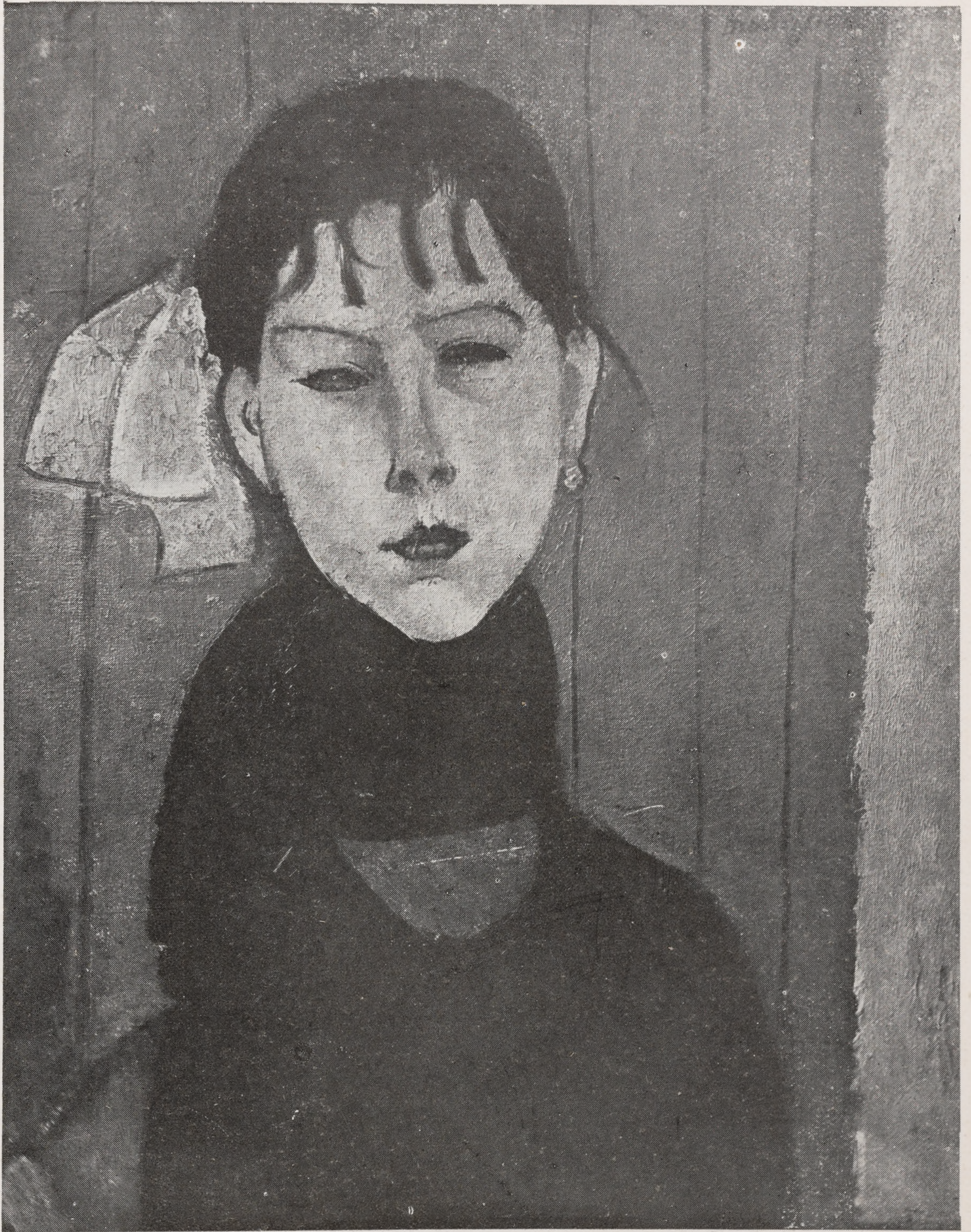


Photo Choumoff

MODIGLIANI

Collection Zborowski



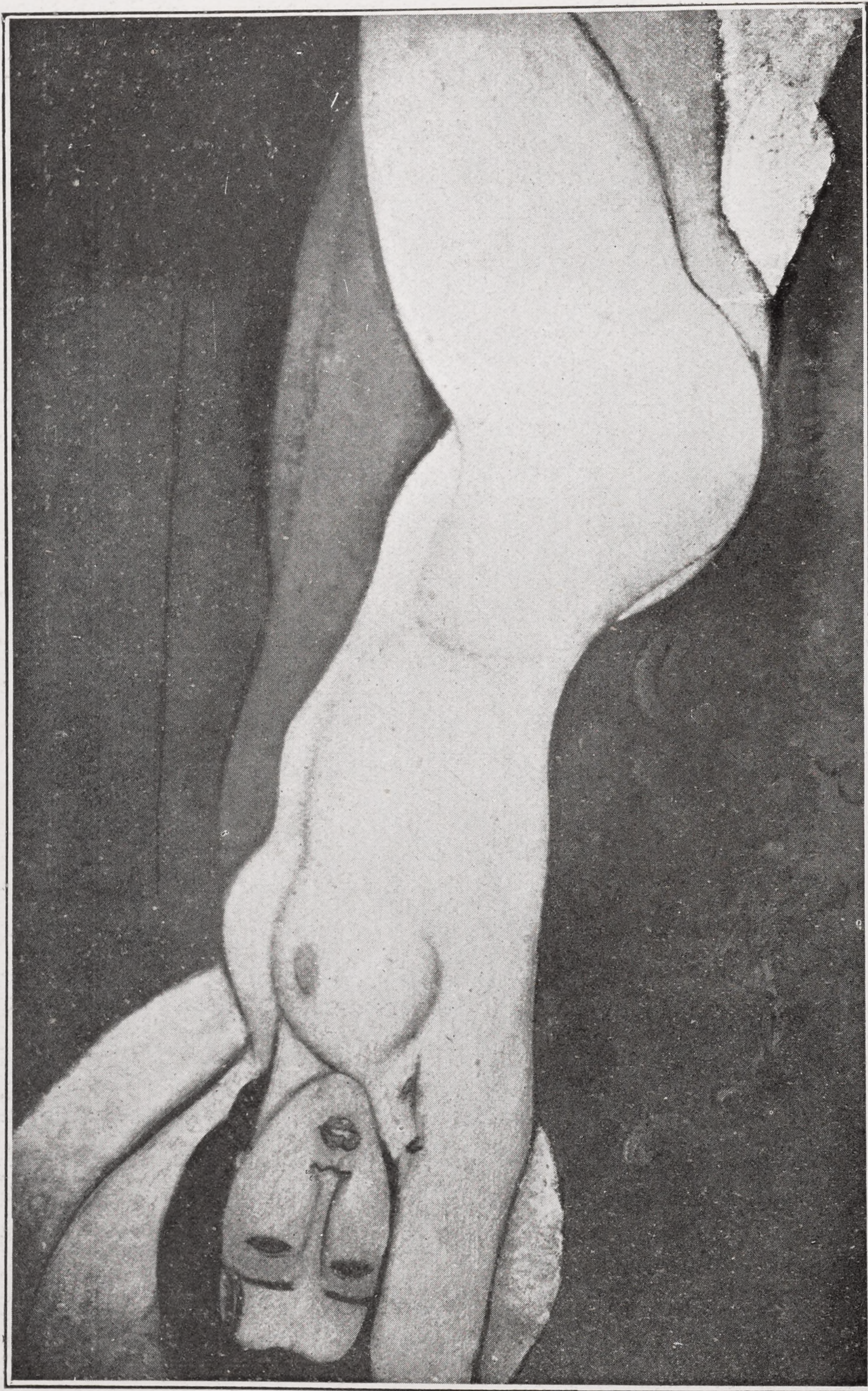
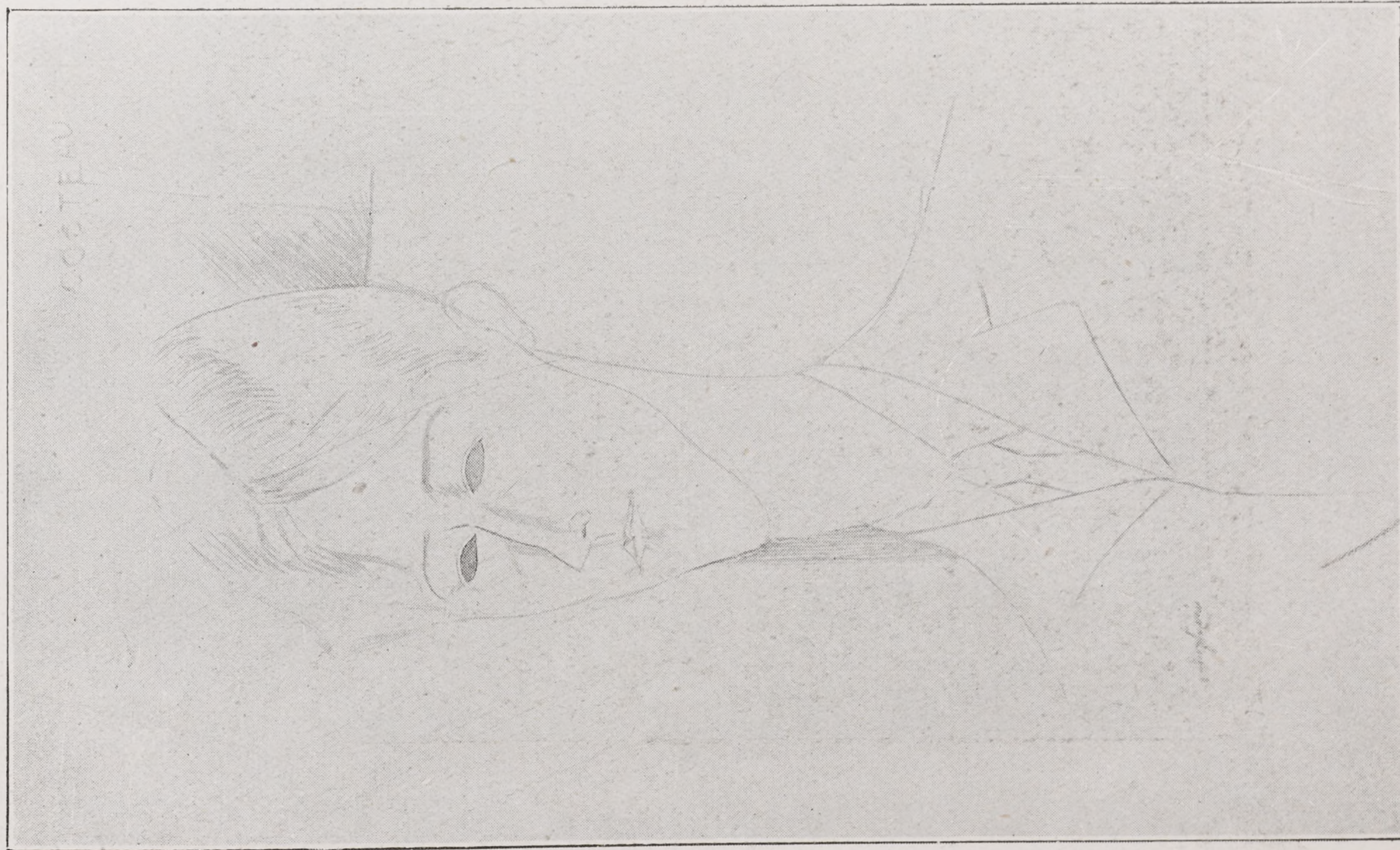


Photo Choumoff

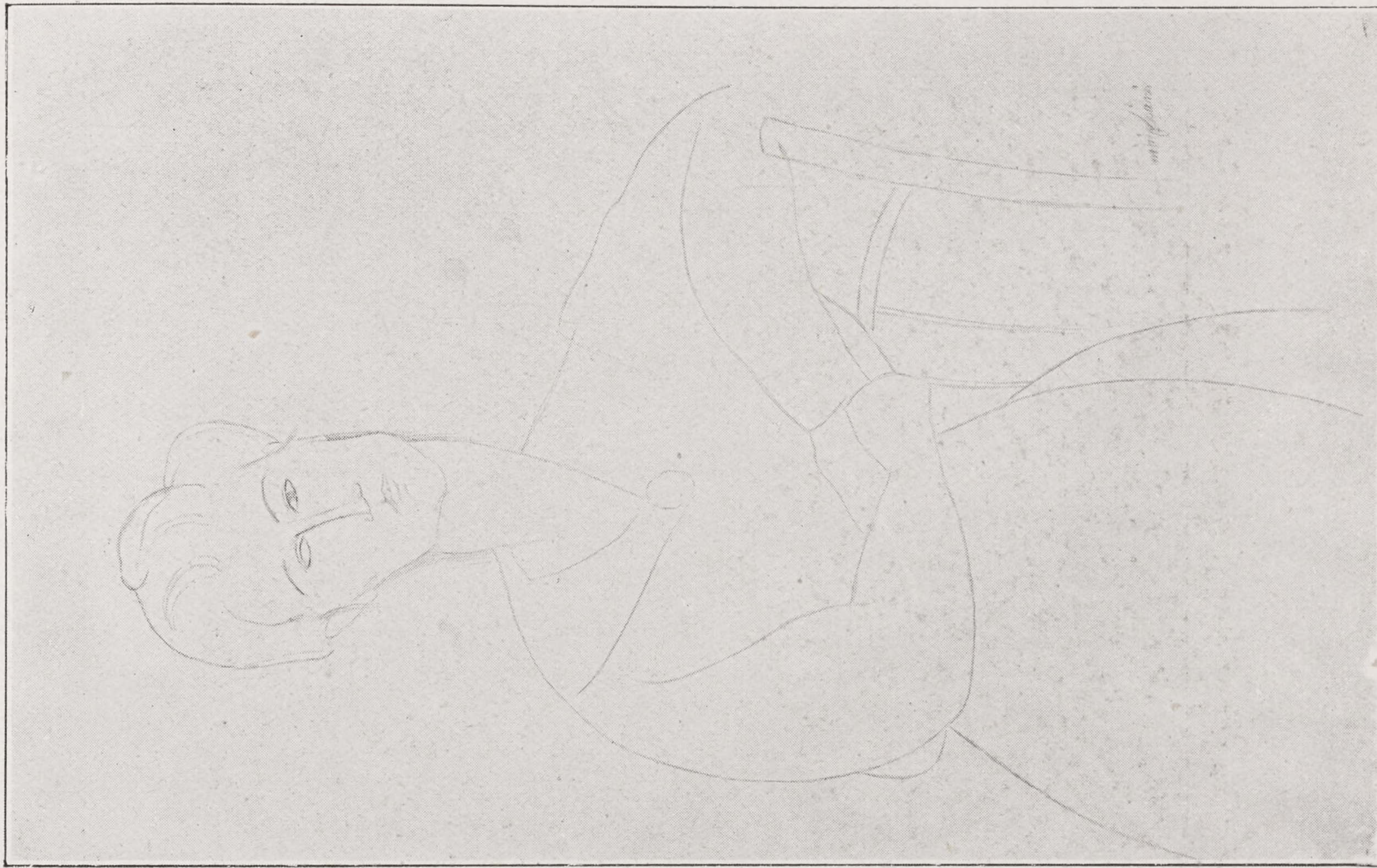
MODIGLIANI

Collection Georges Menier





Dessins



MODIGLIANI





MODIGLIANI

Colletion Bernheim jeune



me l'accorder et aussi de croire à mes sentiments (l'insolente) exprimés en phrases élégantes qu'elle comprit mal.

Je la quittai vers neuf heures devant la porte d'un magasin de fleurs où elle travaillait.

Je marchais sur le boulevard quand devant moi s'arrêta une petite fille blonde et perverse, Simone, qui voulut s'emparer de mon cœur, un jour de pluie.

Elle baisse les yeux en parlant et parle d'une voix naturellement émue, un peu artificielle, qui fait penser à une source, comme il convient, mais à une source d'eau minérale. Elle me dit qu'elle s'ennuyait, que la vie était triste. Je m'enfuis.

Pourtant, je devais consacrer cette matinée à Vénus.

Durant quelques minutes, j'eus des regrets en songeant que j'avais perdu Lucienne et surtout mon amour pour elle. Je regrettais encore de terminer si vite mon journal sentimental, enfin j'étais désespéré. Mon âme était couleur du jour, le jour était le jour des Cendres...

Je manquai un rendez-vous sérieux et je me rendis à pied à Montmartre, ayant l'intention de visiter un ami pour oublier mes chagrins d'amour. Je montais la rue des Martyrs sans regarder autour de moi, lorsque j'entendis prononcer mon nom à quelques pas.

Je tournai la tête et je reconnus la silhouette sombre de mon amie Berthe qui m'embrassa cordialement sur les lèvres. Berthe fut ma grande passion. Je l'ai connue un jour d'été, dans un cabaret. C'était la femme d'un de mes amis, nous étions ivres. Elle me montra ses jarretières : des rubans de taffetas pompadour.

Notre amour se cachait dans l'atelier d'un peintre, boulevard de Clichy ; une amie de Berthe nous offrait ce refuge. Le soir, assis sur le divan, j'écoutais les deux femmes, parler de leur passé. Berthe me serrait la main avec tendresse et soupirait en me regardant. L'amie se retirait, emportant la lampe :

— Je vous laisse mes enfants.

Berthe m'aimait trop pour consentir à se partager entre son mari et moi. Elle le pria de quitter le domicile conjugal, ce qu'il fit non sans un peu d'humeur.

Plus tard, Berthe voulut jouer à la jalousie et me trompa avec un soldat colonial revenant du Tonkin. Cet égarement précipita notre séparation.

Depuis cette rupture chaque fois que nous nous étions revus, nous avions rappelé le souvenir de notre ancien attachement par des caresses plus vives que les premiers baisers des rencontres.

Ce matin, Berthe m'offrit une tasse de thé, chez elle ; je l'acceptai et une demi-heure plus tard couchée près de moi, elle regrettait le temps passé dans mes bras, l'année dernière.

En sortant de chez Berthe, qui me souriait à la fenêtre, les che-



veux dénoués et le visage heureux, je pensai à Lucienne. Je l'oublierai. Encore un souvenir qui tombe à la mer. On le repêchera. J'ai passé la journée dans les grands bars avec André M. On boit la vie avec des pailles.

Ce soir, j'évoque des possibilités amoureuses. De l'une à l'autre, Simone, les yeux langoureux, la voix mourante, surnommons-là « Pendant l'étreinte », Lucienne, marraine de ce petit écho du cœur, Berthe, ma bonne sœur de plaisir...

Je suis un peu fatigué.

. . . . .  
Elle.

Une personne blonde et pâle, des yeux verts assez doux, un grand nez courbé, fin ; des lèvres minces et roses. Sans âge et sans autres expressions que celles du dédain et de la vanité, sa physionomie n'était pas laide, mais absolument privée du charme féminin, terne, grise.

Elle faisait penser à une chèvre avec sa figure plate et longue, sans barbe au menton, cependant.

Quand elle marchait, rapide, passage Jouffroy, enveloppée dans sa robe noire inusable, on aurait dit qu'elle venait de sortir des livres de Charles Dickens ou d'Alphonse Daudet qu'elle feuilletait respectueusement aux étalages des bouquinistes. Il fallait la voir, le chapeau en arrière, le manteau flottant, un parapluie sous le bras, des bottines de cuir épais chaussant de grands pieds — des pieds de curé, disait madame Alice P. sa meilleure amie — la démarche agitée, le nez rouge et les yeux humides, l'hiver, l'été le visage en sueur et la main pleine d'un grand mouchoir de toile qui, déplié, lui servait d'éventail. Une silhouette de vieille fille balzacienne.

Je l'avais connue au Théâtre-Français « à la queue », dans les barrières de bois qui emprisonnent chaque soir, deux heures durant, les fidèles spectateurs pauvres. Un camarade m'avait présenté. Mademoiselle Marthe Milon.

Moi.

J'avais quinze ou seize ans, l'âge des nuits chastes et des débauche imaginaires : j'aimais le clair de lune, Alfred de Musset, la Comédie Française où je fréquentais assidument. Mes cheveux étaient longs et bouclés ; je portais une cravate Lavallière, un grand chapeau de feutre. Timide et rougissant, j'allais voir les actrices au foyer dans leur loge ; je leur offrais des bouquets ; j'écrivais des sonnets pour elles ; rêvant d'être aimé d'une reine de tragédie.

Je pense à mademoiselle Jeanne Delvair, à ses grands yeux de couleur sombre, à sa voix qui me troublait profondément. On jouait Andromaque ou Polyeucte, assis dans une stalle de galerie, attentif, frémissant, j'étais en Paradis. Le spectacle terminé, j'allais attendre



Hermione à la petite porte des artistes sous les arcades. Elle passait, enveloppée de fourrures, souriante, parfumée.

Adolescent, j'accordais une égale importance à la fiction et à la réalité. Un intérêt passionné m'identifiait à mes héros préférés. Trop faible pour exister sans prétexte, j'étais amoureux de toutes les femmes. C'est alors que je rencontrai Marthe, cherchant la sœur de son âme. Elle reconnut à la mienne cette parenté. Les sentiments qu'elle conçut pour moi m'inspiraient en sa présence un orgueil attendri ; loin d'elle, le regret de cette faiblesse. Mais je ne m'avouais pas cela. Je voulais aimer. Je l'aimais. Nous étions innocents, d'ailleurs. C'était l'amour sans le dire et sans le faire. Je m'exaltais le soir, dans mon lit, me promettant de la posséder la prochaine fois que je la verrais ou de lui écrire une lettre d'amour, le matin.

Je choisissais mes mots. Idéal, Rêve, Extase. Une tête charmante apparaissait dans l'azur du filigrane. Ce n'était pas celle de Marthe. J'étais le jouet d'un songe et les lettres qu'on n'envoie pas n'arrivent jamais. Je m'éveillais honteux, dégrisé, mes projets nocturnes abandonnés et, si j'écrivais à Marthe, c'était pour la prévenir que je n'irais pas chez elle, le jour convenu.

Marthe se livrait, selon ses expressions, au « labeur mathématique dans le domaine bureaucratique ». J'étais à cette époque employé de commerce et je la voyais chaque jour à l'heure du déjeuner. Mon repas était simple : Un sandwich et du chocolat que je prenais au bar ; celui de Marthe était sans doute aussi bref. Elle m'attendait dans la boutique sombre d'un libraire, près du square Montholon et nous allions lire des bouquins dans les galeries vitrées des passages du boulevard. C'était l'hiver et nous marchions vite. La littérature était toujours le thème de nos conversations. Marthe faisait de grands gestes et criait. Je l'écoutais, les mains dans les poches du pardessus, le col relevé sous une frange de cheveux blonds, le chapeau sur les yeux ; des noms claquaient au vent : Baudelaire, Vigny, Hugo. Un passant se retournait parfois en souriant et nous regardait disparaître au coin d'une rue.

J'avais accepté de déjeuner chez Marthe, certain dimanche de givre. Un brouillard léger flottait entre les trottoirs et le ciel blancs et des nuages s'arrêtaient dans les arbres étoilés. A onze heures et demie, je descendis d'un tramway, place de la Bastille et je me rendis boulevard Beaumarchais numéro 75, où Marthe habitait au sixième étage d'une vieille maison, deux petites chambres séparées par un couloir.

La première était encombrée de deux lits, de trois armoires, d'une table, d'un buffet, de quatre chaises et d'un mannequin de carton-toile vêtu d'une petite jaquette qui avait toujours été démodée et coiffé d'un grand chapeau à plumes noires.



Mais plus tard seulement, je pénétrai dans cette chambre.

La seconde, c'était le bureau contenant un grand bahut plein de linge rigide, deux bibliothèques, deux secrétaires, dont l'un à rideau mobile, une table-bureau, un guéridon, deux consoles, trois étagères, six grandes chaises et pour terminer cet inventaire, un pupitre à musique. Marthe jouait du violon.

L'une des bibliothèques était remplie de livres achetés neufs ou d'occasion, recouverts de papier d'emballage avec le nom d'auteur et titre au dos, écrits en ronde. Dans l'autre, dormaient des bibelots de porcelaine, bergers, bergères, nymphes, amours. Des fleurs artificielles mauves se penchaient hors des pots de cuivre placés sur les consoles. Posée contre une glace reflétant sa chevelure, une tête d'enfant en terre cuite paraît le stuc de la cheminée, entre deux lampes, à pétrole de verre vert et de métal doré. Aux murs, ornés de rubans défraîchis, des calendriers-réclames pendaient près des éventails-primés qui s'ouvraient sur des paysages désuets, parmi les roses du papier. Le bureau était chargé d'un réveille-matin *made in Germany* et d'un encrier-prisme de faux cristal, vide pour éviter les taches d'encre. Sur une des étagères, une pendule en biscuit mesurait le temps, entourée de photographies.

Marthe m'ouvrit la porte, émue.

Des côtelettes, des herbes, de la crème composaient le repas. Quand il fut achevé, mon amie fit bouillir l'eau pour le thé qu'elle servit avec des gâteaux secs.

Marthe, excitée, me taquinait ; dénouait ma cravate ; passait sa main dans mes cheveux, confisquait mes cigarettes. Il m'était permis d'enfumer le Japonais, dit-elle. Le Japonais était un cendrier de porcelaine bleue, genre nippon et nommé *Mikado*.

Marthe avait le goût des intimités. L'habitude de vivre seule lui avait donné celle de nommer ses objets familiers : par exemple, son parapluie.

Celui-là *Fidélío*, était l'ami le plus ancien ; il avait résisté plusieurs années au vent d'octobre, aux orages parisiens. Le guéridon ou table magnétique s'appelait *Spiritza*, pour les fantômes. L'enfant, pêcheur italien, de la cheminée, restait muet au nom de *Georges*, le mien. La bibliothèque se nommait *Sophie*, mot grec signifiant sagesse, ce qu'on apprend dans Madame de Ségur, née Rostopchine, le violon *Marco* ou *Cœur de Tzigane*, ma pipe *Opioma*, le lit *Reposoir* ou *Volupta*.

Marthe avait des pseudonymes dont elle signait les poèmes, les comédies, les romans qui s'accumulaient inachevés dans les tiroirs du secrétaire. Elle rimait des épithalames pour les mariages, des élégies pour les peines de cœur, tour à tour, *Kervencelli*, *Rodolpho Hendello*, *Raphaël Ermahelda*, poétesse trismégiste.



Je passe à la scène des portraits.

L'image du cousin Léon, tué à la guerre, souriait dans un cadre de bois peint, paré d'un thermomètre au mercure pour indiquer, sans doute, les degrés du souvenir. Des amies, des familles se groupaient sur le bureau, sur les étagères, connues, celles-ci dans le salon fané de la veuve Milon, celles-là au cours de diction. On remarquait pourtant, parmi ces grandes filles laides, Valentine, jolie provinciale venue à Paris par amour pour un carabin de l'Ecole et restée au Quartier Latin, la passade finie, pour le plaisir, les copains du Boul' Mich', l'apéritif au d'Harcourt, la Terrasse, les tavernes, enfin toute la vie d'artiste. Une autre encore sortait de son cadre de peluche grenat, Raymonde ; elle avait espéré faire son mari d'un marquis Duplessis, des Richelieu. Il ne fut que son amant, mais cette liaison incertaine, peut-être imaginaire, lui avait laissé un prestige, un éclat agréables, factices.

— Quand Richelieu m'aimait, murmurait-elle souvent, pensive.

Le dernier portrait, le mien, rêvait, les yeux au ciel, lauré de feuilles et gardé par quatre chimères.

Marthe avait le cœur tendre, mais c'était un esprit positif, un esprit fort. La ligne droite est le plus court chemin... Elle affectait de ne croire qu'aux sciences naturelles, à la philosophie, à la Raison et maudissait le siècle, parlait du progrès.

Je l'ai entendue, chez des amis, émettre d'étranges aphorismes.

— Les tables tournantes sont mues par l'électricité contraire. Ou encore, d'un ton absolu :

— Le lion peut déchoir et devenir hyène. Ces deux sortes d'animaux peuvent symboliser les êtres suivant les échelons qu'ils gravissent dans la montée intellectuelle.

Elle se croyait belle et disait, devant les miroirs :

— Je ressemble au duc de Reichstadt.

Elle méprisait l'élégance des parisiennes, leur grâce, leur luxe délicat, recevait des jeunes gens chez elle, vivait sa vie.

Marthe avait l'âme ciel-à-ciel. « Il faut songer au temporel », déclara-t-elle un soir, avant le repas. Je laisse quelques-uns de ses traits dans l'ombre, ne m'écrivait-elle pas :

— « Nous sommes modestes comme les violettes que vous aimez tant ».

En cendres, le bouquet fané ! dans ma mémoire, la seule fleur qui me rappelle Marthe, un maigre et mélancolique pissenlit tremble au vent du souvenir.

GEORGES GABORY.



## Pour les générations futures

Il y a des hommes qui vivent directement avec la terre. Le paysan la cultive, le grand propriétaire surveille les péripéties de cette culture. Il y en a qui, de père en fils, s'adonnent avec passion à ces travaux, et aucun rêve de pays lointain ne vient jamais troubler leur esprit. Le déplacement, c'est autant de supplice qu'ils évitent avec soin.

Les espaces inhabités qui entourent leurs demeures, les préservent contre tous les maux, contre toutes les exaspérations de grandeurs qui gisent dans les soubassements mêmes de la ville, et qui planent au-dessus de la dernière limite de son hissement atmosphérique.

Inexercée, leur imagination s'atrophie, comme des organes disparaissant faute d'exercice. Manquer d'imagination, c'est gagner en énergie de résistance utile pour garder la vie.

Comme partout, il arrive que le courant de ces existences paisibles prend les proportions et la violence d'un torrent qui enlève toutes les digues : quelque fils ayant perdu l'équilibre au contact de la ville, quelques filles s'éveillant à la lecture de la Bible, sa mère ignorant l'importance de ce poème, ainsi que la présence du Cantique des Cantiques...

Longtemps, du presbytère jusqu'à la dernière cabane du village, on s'effraye de l'affreuse destinée qui balaya les habitants du manoir, tel un cyclône.

Ces catastrophes n'arrivent, à de rares exceptions près, qu'à ceux qui consentent à quitter leur contact direct avec la terre, en affrontant les collisions de nouvelles atmosphères.

Parfois, une gloire inattendue vient à la suite d'un pareil déplacement, rayonnant au-dessus de ces lieux abandonnés et toute la contrée de s'ébahir à la violence de cet incompréhensible événement.

Heureuse ou effrayante, la Destinée ne se met en marche qu'au moment où l'homme de la campagne se décide à un déplacement, où le vide inhabité autour de sa demeure se réduit à un obstacle, tel un mur.

Le sort de ceux qui cloués à l'uniformité inerte de leur vie, s'élancent hors de leur atmosphère et se mettent à voyager...

Voici la frontière où butte le train qui te dépose et t'abandonne précipitamment.

Comme un anneau imperceptible brusquement détaché de la chaîne infinie qui détermina son apparition dans le monde, tu deviens tout d'un coup une chose non comprise dans la totalité d'un organisme.

Aucun registre ne signale ici ta naissance. L'état actif de toutes les hérédités ignore la tienne ; ton nom ne fut jamais englobé par le



récepteur-gardien-métaphysique de la zone nationale, il ne fut jamais accroché dans la suite interminable des vivants et des morts qui constituent le fond humain de ce pays. Ses habitants te ressemblent en espèce-homme, souvent le poids de leur corps correspond au tien, mais la couleur du Vide qui sert de champ aux évolutions matérielles qui constituent leur présence terrestre, est différente de celle que tu héritas de tes ancêtres.

Le savoir a su poursuivre la matière jusqu'à l'avant-dernière possibilité de ses instruments. Il compta l'éphémère inexistant de sa ponctuation, mais il se désintéressa trop généreusement du Vide, ce véhicule principal de toutes les unités partageables, car c'est lui qui consent à les désunir, à les garder dans les limites voulues, autrement qui empêcherait à la personnalité X de se disséminer dans l'Univers jamais assez comblé.

C'est la couleur-densité-insistance de ce Vide inter-moléculaire, qui précise le caractère définitif d'une race, le caractère particulier d'un homme, car la cellule organique étant partout la même, d'où viendraient ces incompatibilités qui font ainsi varier les hommes et leur destinée.

Quelque part, sous la coupole nettement dessinée qui recouvre toute bleue les émanations familières de ton pays, ainsi que dans les profondeurs de cette terre même, malgré ton absence matérielle, ton nom fait la ronde suivant le mouvement prescrit par sa nature.

Ta présence sur la terre étrangère, apparaît d'abord plus mécanique que la chute d'une feuille tombée d'un arbre qui de tous ses sucs appartient à cette terre. Tu la parcours perçue qu'un coup de vent qui dans sa vaste fougue sert à changer pour un instant l'aspect d'un paysage.

Tel un atome évoluant hors de son atmosphère, toi, voyageur anonyme décroché de la suite des choses états-émanations qui te produisirent dans le monde, tu deviens le surplus indépendant de tout ce qui t'entoure.

C'est le moment où l'artificiel basé sur l'enthousiasme puisé dans les Arts, condense les capacités de ton amour, les éparpille en ex-votos étincelants s'accrochant aux éléments transcendants du pays choisi pour ton pèlerinage.

C'est le moment de transfusion, où suivant tes possibilités tu te confondras dans l'état général des nouvelles atmosphères, où capable de t'engendrer toi-même sous la pression du courant étranger à ta conformation, tu créeras une inédite formule d'éléments contradictoires propre à activer l'état-effervescence de la vie terrestre.

ROCH GREY.



## PETITES ANNONCES

Utilisation des règlements de police aéronautique pour établir ceux des rapports planétaires.

Utilisation des vieux romans de 1840 pour en faire des neufs.

On demande un homme d'Etat bien au courant des affaires pour partager, départager et remanier l'Europe en tenant compte partout des appétits, des races, des nationalités et des idiomes y compris l'espéranto.

On demande des dames sans connaissances spéciales pour grandes assemblées délibérantes.

On demande des attentats de bonne volonté pour en déguster les autres.

On demande des actionnaires.

On demande professeur sachant enseigner.

Parents demandent à se débarrasser d'un enfant trop clairvoyant et qui a du sens moral. (Les personnes n'ayant pas de sens moral sont priées de s'abstenir).

On demande boucher capable de tuer, anéantir et faire disparaître à jamais le divin Agneau Pascal.

Le Japon renoncerait au gouvernement effectif de la Chine contre bonne compensation équivalente.

On demande des canons et des munitions pour l'armée de la Société Pacifiante des Nations.

On demande un homme de théâtre ne connaissant pas le théâtre

On demande la formule chimique de l'âme immatérielle pour stopper les déchirements de l'amour. Antiquités à vendre. 1° Un autographe du Père Eternel. 2° La première poupée de Mozart. 3° Les neuf lyres des muses convenablement repeintes avec la méthode pour jouer facilement de cet instrument à l'usage des gens du monde. 4° Notre coiffeuse Louis XVI, établie à 550 francs tout bois plein (garantie ancienne).

Un vieux parisien offre les conseils de son expérience à jeune femme ambitieuse, en échange d'adroites réclames pour produits hygiéniques.

On demande un marteau capable d'ébrécher des idées ou des idées capables d'ébrécher les marteaux.

Un grand Etat profondément désenchanté demande idéal tout neuf ou de l'ancien retapé.

Un esprit que le bonheur n'a pas tué, que le malheur n'a pas tué, que n'ont tué ni le travail, ni la paresse, ni le plaisir, ni la passion, ni l'ennui, un esprit désintéressé est demandé pour travaux de copies à faire chez soi.

MAX JACOB.



# LES ARTS

---

## Modigliani

Sortis de l'enceinte de notre pays, au lieu de porter simplement un nom et un prénom faits pour nous préciser entre nos compatriotes, nous recevons une désignation de plus, celle d'étranger.

Moitié nom, moitié adjectif, il se transforme en un sobriquet plus ou moins insultant, suivant les traditions du pays et les mœurs du peuple qui nous reçoit.

Le mot étranger, pris comme tel, porte en lui une mélancolie comme tout ce qui signifie solitude et abandon ;

Seul, un étranger qui voyage à sa guise, roulant dans toutes les splendeurs, sort de règle, s'identifie avec la prospérité due à la richesse.

L'étranger des contes et des ballades, personnage légendaire qui faisait, autrefois, pleurer les jeunes filles, c'est celui qui s'aventure, sans un sou, dans un pays inconnu, et en affrontant tous les périls, cherche à réaliser son rêve.

C'est la destinée des hommes voués à la création.

Plusieurs fois, au cours de l'histoire de la terre, le centre du Savoir et des Arts changea de place en se fixant aux endroits où l'affluence d'amour et de passion, créait un noyau aux irradiations à longue portée, travaillant la fantaisie des plus lointains.

Ils y venaient, attribuant de leur génie à l'exaltation sublime de toutes les capacités humaines, et, c'étaient leurs ombres qui paraient l'Harmonie Universelle.

Maintenant, les hommes voués à la création, se dirigent vers Paris qui comme un immense caillou de radium, brille au milieu du monde qui l'aide à prendre cette posture.

A chacun de juger de l'accueil que lui réserve le milieu local où son art l'oblige à évoluer : la Ville s'ouvre à tous, mais elle n'appartient qu'à celui qui lui donne un nouvel attrait, une nouvelle capacité de grandeur.

Il y en a qui, dès le début, incapables de résister à la marée montante de corrosifs qui grouillent, puissants, dans ce centre de la vie mondiale, succombent sans avoir achevé leur œuvre.

\* \*

A vingt ans, Modigliani suivait son époque, et comme tout italien touchant les arts, déclamait les poèmes de d'Annunzio et rêvait de paradis artificiels.



Fils d'une honorable famille juive de Livorno, peut-on savoir quelle collision d'événements le priva de tout soutien matériel...

Condamné à la misère, cet artiste de grand talent, s'éternisa, souvenir cruel, entre le boulevard du Montparnasse et le boulevard Raspail où il s'égara en arrivant d'Italie.

A-t-il jamais connu d'autres paysages parisiens que ces deux boulevards noués en croix de toutes les expiations, aux pieds du tumultueux café de la Rotonde, dont il était l'hôte le plus assidu.

Sa beauté le disposait à l'orgueil, la surprise de se trouver sous la couche de haillons a dû l'affecter comme un outrage : l'élégance de son esprit très élevé guidant ses goûts, il craignait peut-être de se montrer en pleurs et préféra crâner en buvant.

Pris dans l'engrenage des stupéfiants, avant que le monde connaisse la valeur de son art, l'ininterrompu de son ébriété lui créa une renommée fâcheuse.

Ceux qui jusqu'aujourd'hui gardent, hostiles, le souvenir de son irritabilité, ignorent, que c'est dans leur propre imperfection qu'ils doivent chercher la cause de cette violence.

Il est possible que l'unique milieu où il serait capable de se raffermir, de revenir à la sobriété et au calme propices à tous les bonheurs, serait un magnifique palais tapissé de marbre, peuplé des êtres dont l'envergure exceptionnelle chasserait pour toujours la possibilité de l'ennui.

L'hiver de 1913, les récits de sa misère tellement disproportionnés à ses qualités physiques et intellectuelles arrivaient de partout comme des injures.

Simulacre humain, une vieille concierge vivait de ses rentes au 216 du boulevard Raspail, à côté d'un poêle qui envoyait sa grande chaleur jusqu'au milieu du sentier traversant un jardin couvert de neige : au bout de ce jardin, une baraque aux vitres brisées, servait d'habitable et d'atelier à Modigliani, encore sculpteur.

Personne n'a jamais vu des mains comme les siennes, aussi glacées, aussi vulgairement humiliées, rouges, pareilles à des grandes tumeurs.

La baraque était jonchée de pierres, débris, esquisses de statues.

La situation apparaissait insoutenable, l'idée du feu, inadmissible dans cet emplacement.

C'est la police qui devrait intervenir portant le brancard et tous les attributs de sauvetage rapide, employés dans les glaciers de hautes montagnes.

Modigliani devint phtisique sans qu'on sache à quel moment précisément le mal l'ajusta, dans cette baraque où les amoncellements de pierres aidaient la stabilisation du froid ou peut-être dans la douce chaleur du café de la Rotonde.



Plusieurs têtes taillées dans la pierre, solennelles dans leur tenue funèbre, datent de cette époque. Elles témoignent combien l'artiste avait la main sûre, le goût noble ainsi que la mesure dans ce funèbre qui ne laissait deviner aux profanes de son milieu l'incommensurable de sa misère.

Ces têtes-statues aux joues lisses, aux cous élancés, c'est encore le témoignage de son désir — pouvoir — insistance d'aimer à crier, même ivre, même au fond de l'enfer, car pour exécuter un tel travail il fallait un effort de volonté, une longue suite d'heures, un labeur mécanique inspiré par la vision de la perfection.

Les circonstances durent dresser quelques objections à son élan de sculpteur : brusquement il devint peintre exclusivement.

Sans le sortir de la misère, un marchand de tableaux commença à lui prendre des toiles ; il lui procurait du matériel et l'argent de poche qui lui permettait de continuer à boire.

Sur de nombreuses toiles de diverses dimensions, on peut suivre le rapide progrès de son art pictural, l'harmonie parfaite de l'expression exécutive, alliage de concordances morales et physiques du modèle, avec les moyens accordés par sa peinture. Dans ces portraits, esquisses, l'esprit suraigu, la violence de la tension nerveuse du peintre, incapable déjà de longs efforts, s'exerce, élan prodigieux — à donner d'un seul coup la totalité de l'œuvre.

C'est à cette époque qu'il rencontra un jeune écrivain polonais, Léopold Zborowski, qui voulant bâtir sa fortune, devint par inspiration un marchand de tableaux.

On connaît les efforts qu'il fit pour sauver Modigliani. Il est probable que sa surveillance servit pendant quelque temps à enrayer la crise finale. C'est le moment où, secondé par une force supérieure, il aurait pu sauver cet homme tout de sensibilité et de fière ardeur.

Chacun possède en soi une formule — exigence définitive d'une beauté toute puissante, capable de le perdre ou de le sauver. L'admiration passionnée, la possession d'un être le plus beau que l'on puisse s'imaginer sur la terre, c'est l'unique remède destructeur de toutes les autres passions, de tous les vices, car la sublime satisfaction de l'instinct sexuel nouant en gerbe tous les nerfs, exclue la possibilité d'autres secousses, sauf celles de l'esprit.

Modigliani tremblait d'amour à la seule vue même partielle d'un corps féminin bien formé, ceci prouve, unique appui réel, que sa sensibilité n'était jamais entièrement fixée.

Aucune des femmes ne sut, ne put transformer son désir de stupéfiants en un amour-passion, aucune non plus ne se révolta de son excès de négligence, car sorti de la détresse, il continua à vivre comme un mendiant. Rare le misérable, qui avant de parvenir à



un ultime abaissement, aurait le courage de vêtir les hardes qui habillaient ce beau jeune homme.

A Nice, sous un grand soleil vivifiant, il se traînait d'un pas déjà alourdi, vite fatigué, il s'asseyait sur des bancs, le plus possible éloignés de la tumultueuse promenade des Anglais. Les dalles presque blanches, les gens habillés de couleurs claires ou chatoyantes, seul Modigliani affalé sur son banc, semblait l'unique point noir, reflet du brumeux Paris hivernal, du Montparnasse, quartier des étrangers où circulent toutes les gloires du monde moderne, reflet du génie créateur.

Immense village, bondé d'or et de toutes les félicités, c'est encore les garde-champêtres qui veillent sur la sécurité publique à Nice. Modigliani était de ces rares étrangers, qu'ils osaient inquiéter à plusieurs reprises, ce qui l'affectait comme un outrage. Il semblait ignorer combien toute sa personne vêtue de sombre et de crasseux, son allure si peu adaptée à cet aspect d'indigence, sa visible intempérance, combien tout cela froissait ce peuple habitué à vivre des miettes de grande fortunes, s'étalant avec faste le long de son pays merveilleux.

Une jeune fille ayant quitté la maison paternelle, portait alors le nom de sa femme : de lourdes nattes tombaient, étrange ornement défiant la mode, des deux côtés de sa figure, qui ne ressemblait à aucune de celles qu'on était habitué à voir.

Petites et grandes, les toiles de cette époque la représentent ferme, immobilisée dans une attitude presque hiératique, sorte de Joconde aux traits d'une irrégularité séduisante que le pinceau de l'amant exagérât, allongeant l'ovale, rétrécissant les pommettes, rapprochant les yeux, ainsi transformée en un fantôme, parfois malencontreux dans l'exaspération fervente de celui qui la fixait, elle apparaîtrait, multiples images de son humeur, parfois presque répugnante, ou très jeune et jamais gaie, nue, elle séduisait comme une chose belle, figée dans une obéissance sans bornes.

L'odeur de boisson, l'inquiétant de cette beauté qui se décomposait sous la pression ininterrompue des corrosifs — rien n'altérerait l'irrésistible de sa soumission. Nature viciée et convulsée, incapable aux longues analyses, Modigliani a su éviter toutes les influences, il portait en lui l'hérédité ardente de son pays où naquirent et se développèrent les arts, il gardait aussi le rêve — reflet — souvenir des choses vues et aimées dans sa première jeunesse, quand tout se fixait prépondérante dans sa sensibilité toute neuve.

Saisi par la vue du grand art, chaque chose qu'il avait faite porte l'empreinte d'un grand art ; il y a de petites toiles, parfois une seule tête qui donne l'impression du religieux monumental d'un fragment d'une œuvre immense.



Il rêvait de construire un temple dont il laissa les esquisses et les dessins de ses ornements.

Rare entre les juifs de son milieu, il annonçait avec fierté son origine et aimait parler de sa religion, usages, rites, s'attendrissant sur les particularités de ses souvenirs.

Une étonnante fierté se dégageait de toutes ses attitudes, c'est là qu'il trouvait la force pour acquérir, pour garder ce vaste esprit qui lui faisait dire des choses profondes, ardemment senties, exprimées dans un langage choisi, prouvant une pensée et de hautes lectures.

La grandeur de ses capacités artistiques qui, dans des circonstances pareilles au lieu de sombrer purent tenir et même progresser, lui donne une des premières places dans notre temps, une prépondérance presque solennelle, car personne n'endura autant que lui.

Ce rire de fou qui en contractant sa figure lui donnait parfois l'air insensé, n'était que la suite d'un spasme de l'estomac convulsé par le froid et la faim.

L'homme tellement doué, l'artiste que la grande destinée abandonnait de plus en plus, Modigliani réapparaît en 1920 dans le quartier du Montparnasse.

Tard dans la nuit, on entendait des cris, comme si quelqu'un appelait au secours : c'était lui qui déjà méconnaissable, s'exaspérait dans son ivresse, ayant dépassé les limites du possible.

Pour l'œil d'un passant, pour un indifférent, cet être qui s'était ainsi perdu, devenait un objet de crainte et de répugnance.

L'hôpital portant le nom glacial de la Charité, devrait placer une éclatante plaque commémorative sur ses murs crasseux. C'est là que d'un seul coup s'éteignit cette vie qui aurait pu être bonheur et gloire, aussi lumière éclairant de vastes horizons.

Les funérailles furent celles d'un homme illustre.

Jamais l'affreuse bâtisse n'a vu autant d'hommes célèbres : dans toute sa vie de misère, Modigliani n'a jamais ni vu, ni touché autant de fleurs.

Il y avait aussi la grandiose présence d'un fait qui d'un trait de sa puissance extrême effaçait tout souvenir de déchéance et de laideur, remontait le mort à sa véritable place qu'il abandonna par mégarde, à celle d'un homme jeune et très beau dont la merveilleuse séduction entraîna une femme dans la mort.

Elle lui donna sa vie et celle de son second enfant qu'elle portait peut être avec effroi et chagrin, sacrifice sublime d'une inaltérable tendresse qui ne voulait jamais limiter la joie de l'amant.

Quand l'enfant née de cet amour deviendra majeure défiant les inhumains qui séparèrent les restes de ses parents, elle les réunira dans un même cercueil, ainsi Jeanne Hébuterne reposera à côté de celui qu'elle aima plus que sa vie.

Paris, le 13 octobre 1920.

ROCH GREY.



## Picasso

Si nous savions, tous les dieux s'éveilleraient. Nés de la connaissance profonde que l'humanité retenait d'elle-même, les panthéismes adorés qui lui ressemblaient se sont assoupis. Mais malgré les sommeils éternels, il y a des yeux où se reflèrent des humanités semblables à des fantômes divins et joyeux.

Ces yeux sont attentifs comme des fleurs qui veulent toujours contempler le soleil. O joie féconde, il y a des hommes qui voient avec des yeux.

Picasso a regardé des images humaines qui flottaient dans l'azur de nos mémoires et qui participent de la divinité pour donner les métaphysiciens. Qu'ils sont pieux ses ciels tout remués d'envolement, ses lumières lourdes et basses comme celles des grottes.

Il y a des enfants qui ont erré sans apprendre le catéchisme. Ils s'arrêtent et la pluie se tarit : « Regarde ! Il y a des gens qui vivent devant ces bâtisses et leurs vêtements sont pauvres. » Ces enfants qu'on n'embrasse pas comprennent tant. Maman, aime-moi bien ! Ils savent sauter et les tours qu'ils réussissent sont comme des évolutions mentales.

Ces femmes qu'on n'aime plus se rappellent. Elles ont trop repassé aujourd'hui leurs idées cassantes. Elles ne prient pas ; elles sont dévotes aux souvenirs. Elles se blottissent dans le crépuscule comme une ancienne église. Ces femmes renoncent et leurs doigts remueraient pour tresser des couronnes de paille. Avec le jour elles disparaissent, elles se sont consolées dans le silence. Elles ont franchi beaucoup de portes : les mères protégeaient les berceaux pour que les nouveaux-nés ne fussent pas mal doués ; quand elles se penchaient les petits enfants souriaient de les savoir si bonnes.

Elles ont souvent remercié et les gestes de leurs avant-bras tremblaient comme leurs paupières.

Enveloppés de brume glacée, des vieillards attendent sans méditer, car les enfants seuls méditent. Animés de pays lointains, de querelles de bêtes, de chevelures durcies, ces vieillards peuvent mendier sans humilité.

D'autres mendiants se sont usés à la vie. Ce sont des infirmes, des béquillards et des bélitres. Ils s'étonnent d'avoir atteint le but qui est resté bleu et n'est plus l'horizon. Vieillissant, ils sont devenus fous comme des rois qui auraient trop de troupes d'éléphants portant de petites citadelles. Il y a des voyageurs qui confondent les fleurs et les étoiles.

Vieillis comme les bœufs meurent vers vingt-cinq ans, les jeunes ont mené des nourrissons allaités à la lune.



Dans un jour pur, des femmes se taisent, leurs corps sont angéliques et leurs regards tremblent.

A propos du danger leurs sourires sont intérieurs. Elles attendent l'effroi pour confesser des péchés innocents.

L'espace d'une année, Picasso vécut cette peinture mouillée, bleue comme le fond humide de l'abîme et pitoyable.

La pitié rendit Picasso plus âpre. Les places supportèrent un pendu s'étirant contre les maisons au-dessus des passants obliques. Ces suppliciés attendaient un rédempteur. La corde surplombait miraculeuse, aux mansardes ; les vitres flambaient avec les fleurs des fenêtres.

Dans des chambres, de pauvres artistes-peintres dessinaient à la lampe des nudités toisonnées. L'abandon des souliers de femme près du lit signifiait une hâte tendre.

Le calme vint après cette frénésie.

Les arlequins vivent sous les oripeaux quand la peinture recueille, réchauffe ou blanchit ses couleurs pour dire la force et la durée des passions, quand les lignes limitées par le maillot se courbent, se coupent ou s'élancent.

La paternité transfigure l'arlequin dans une chambre carrée, tandis que sa femme se mouille d'eau froide et s'admire svelte et grêle autant que son mari le pantin. Un foyer voisin attiédit la roulotte. De belles chansons s'entrecroisent et des soldats passent ailleurs, maudissant la journée.

L'amour est bon quand on le pare et l'habitude de vivre chez soi double le sentiment paternel. L'enfant rapproche le père, de la femme que Picasso veut glorieuse et immaculée.

Les mères, primipares, n'attendaient plus l'enfant, peut-être à cause de certains corbeaux jaseurs et de mauvais présage. Noël ! Elles enfantèrent de futurs acrobates parmi les singes familiers, les chevaux blancs et les chiens comme les ours.

Les sœurs adolescentes, foulant en équilibre les grosses boules des saltimbanques, commandent à ces sphères le mouvement rayonnant des mondes. Ces adolescentes ont, impubères, les inquiétudes de l'innocence, les animaux leur apprennent le mystère religieux. Des arlequins accompagnent la gloire des femmes, ils leur ressemblent, ni mâles, ni femelles.

La couleur a des matités de fresques, les lignes sont fermes. Mais placés à la limite de la vie, les animaux sont humains et les sexes indécis.

Des bêtes hybrides ont la conscience des demi-dieux de l'Egypte ; des arlequins taciturnes ont les joues et le front flétris par les sensibilités morbides.

On ne peut pas confondre ces saltimbanques avec des histrions.



Leur spectateur doit-être pieux, car ils célèbrent des rites muets avec une agilité difficile. C'est cela qui distingue ce peintre des potiers grecs dont son dessin approche parfois. Sur les terres peintes, les prêtres barbus et bavards offraient en sacrifice des animaux résignés et sans destinée. Ici, la virilité est imberbe, mais se manifeste dans les nerfs des bras maigres, des péphats du visage et les animaux sont mystérieux.

Le goût de Picasso pour le trait qui fuit, change et pénètre et produit des exemples presque uniques de pointes sèches linéaires où les aspects généraux du monde ne sont point altérés par les lumières qui modifient les formes en changeant les couleurs.

Plus que tous les poètes, les sculpteurs et les autres peintres, cet Espagnol nous meurtrit comme un froid bref. Ses méditations se dénudent dans le silence. Il vient de loin, des richesses de composition et de décoration brutale des Espagnols du dix-septième siècle.

Ceux qui l'ont connu se souviennent de truculences rapides qui n'étaient déjà plus des essais.

Son insistance dans la poursuite de la beauté l'a dirigé sur des chemins. Il s'est vu plus latin moralement, plus arabe rythmiquement.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

---

## Barcelone

L'activité fébrile de Barcelone contraste avec le flegme somnolent du reste de l'Espagne. Elle est exactement l'activité impatiente d'une destinée qui se cherche, d'une personnalité qui, suivant le mot de Shakespeare, veut forger son propre destin. Cette activité est le fruit d'une foi profonde en les particularités de son essence, et d'une entière confiance en son propre génie. Mais si cette personnalité qui se crée a la sécheresse un peu rugueuse des époques primitives, si elle a encore la rudesse de la ferveur aveugle des néophytes, c'est que les désirs faciles à satisfaire, les contentements fugitifs, et les jouissances superficielles n'ont pas encore amolli sa grandeur, ni l'affectation arrondi ses angles incisifs. Elle ne connaît pas d'idéal, elle est seulement en passe d'en créer un. Nécessairement cette activité vitale et politique est un peu de l'agitation, puisque l'activité n'est que de l'agitation réglée et que toutes règles imposées à Barcelone y sont inopérantes parce qu'étrangères. Toutefois l'on sent dans l'intense vivacité qui règne dans la ville une tendance à s'organiser, un penchant à coordonner des lois qui veulent réagir sa virulence.

Malgré son effervescence, toute vie active qui a sa propre



fin en soi ne regarde qu'en soi. Les gouvernements politiques nouveaux ne s'inspirent pas de la tradition parce qu'ils ont à faire face aux exigences sensibles du moment. Il leur arrive sans doute de chercher les conseils derrière les siècles écoulés, mais ils font toujours un départ entre ce qui peut convenir ou nuire aux destinées du moment. Ils s'en inspirent mais ne les imitent pas. Il ne faudrait donc pas hésiter à dire sans craindre le pléonasme que la vie aussi *vivante* que l'Art, tel qu'il est universellement défini, est *mort*. L'Art est la momie qui repose au Musée sous sa glace de verre et qu'un habile restaurateur vient de temps en temps rafraîchir et rajeunir. L'Art en un mot, cherche perpétuellement à apitoyer le spectateur par des affectations et des supplications sur la dignité d'un aspect bien conservé pour son âge. Si bien que le visiteur du Musée ne ressent au cours de sa promenade que des petites satisfactions ou des jouissances à fleur de peau ; jamais devant les spectacles qui s'ordonnent seulement pour ses yeux, il ne lui arrive d'éprouver d'émotions véritablement profondes. N'étant pas professionnel et partant ne goûtant jamais le plaisir froid de la science de l'artiste, il recherche coûte que coûte des satisfactions absolument étrangères à ces moyens d'expression de la sensibilité qui défilent sous ses yeux. Le visiteur du Musée est toujours par quelque côté l'homme qui s'extasie sur la petite coupe de verre exhumée intacte des profondeurs de la terre grecque où elle séjournait depuis des siècles. Les images anciennes sont, comme les souvenirs, une pépinière d'habitudes sensibles et très déprimantes qui se plaisent à nous faire des avances et qui créent des entraves à tout esprit d'évolution. La plus grande somme d'émotion qu'elles tirent de nous, paraît surtout lorsque nous apprenons que l'une d'elles a été soit détériorée soit détruite. Ce sentiment ne contient sans doute aucune noblesse et je m'en veux de trouver aujourd'hui la cathédrale de Reims plus belle qu'elle n'était avant son incendie. Mais par ailleurs nous connaissons assez la qualité de l'émotion qui nous assaille toujours lorsque nous apprenons la mort d'une belle jeune fille. Il faut seulement tenir que ce qu'il est convenu d'appeler un chef-d'œuvre de l'Art ne peut pas tirer de nous d'autre émotion, où le cœur ait véritablement une part prépondérante. Ce sentiment vulgaire, origine, lorsqu'on le cultive ou l'entretient, de tous les dilettantismes, de toutes les « morts parfumées », de toute l'artisterie de l'Art avec son grand A, de toutes les déliquescentes des modes comme de la parfumerie moderne à bases chimiques est certes le plus grand dissolvant de l'activité sensible véritable. Quelle emprise, certes, ce penchant n'a-t-il pas sur nos sens et quelle énergie ne faut-il pas pour résister à un charme qui s'il finit par décevoir toujours, en ce qu'il offre nécessairement d'incomplet à ce que le véritable amour exige, aiguise quotidiennement nos appétits. Nous pouvons heureusement dire que les pionniers de

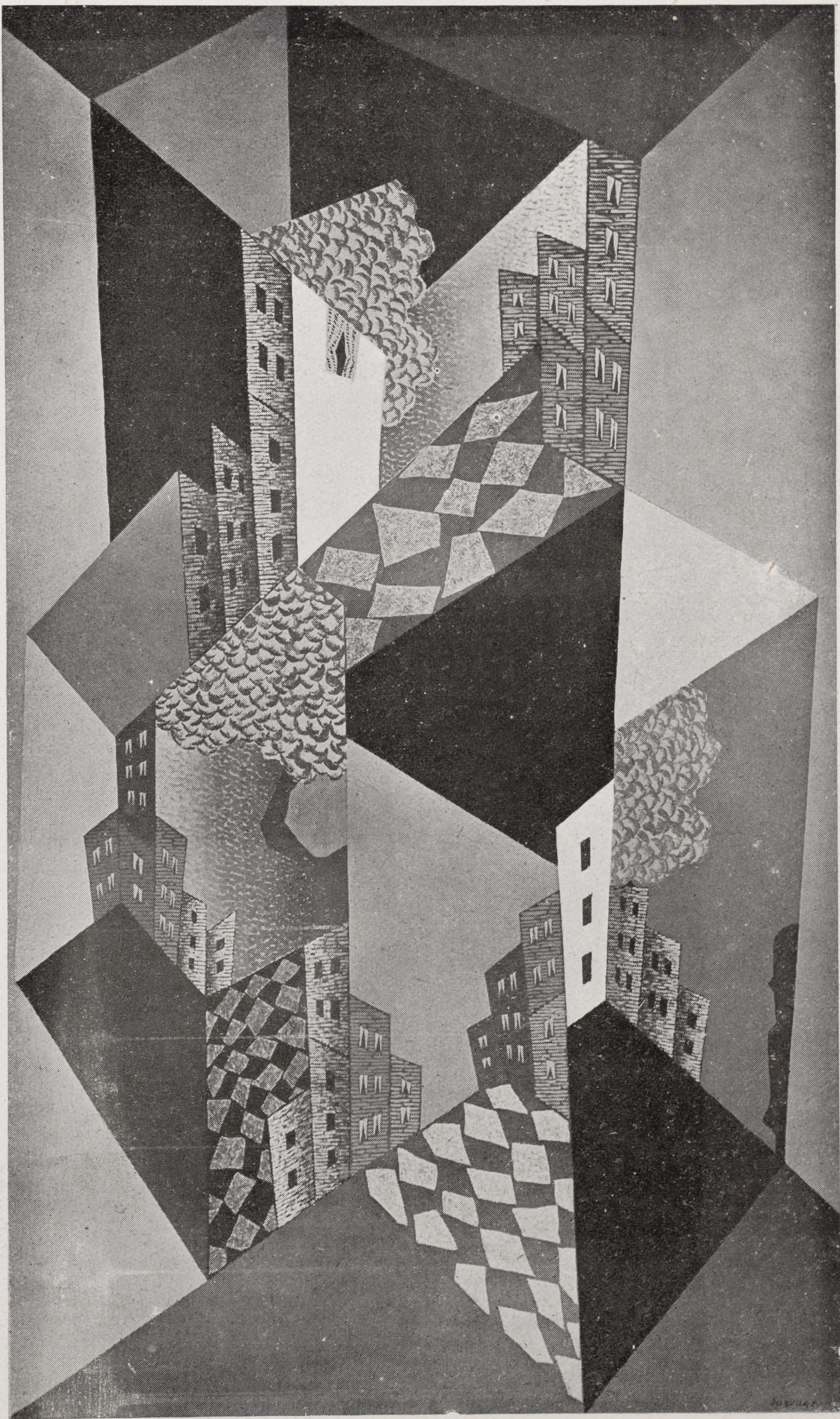


la personnalité neuve n'ont pas à se montrer si héroïques que de résister à ces tentations, car, ils les ignorent ou surtout les situant à leurs places, ils consultent fort heureusement leurs cœurs qui les préservent de l'attirance des suggestions dangereuses.

Barcelone possède de ces héros qui pour créer une œuvre en corrélation avec les nécessités de l'heure, ne consultent ou plutôt n'agissent que suivant les penchants de leurs âmes propres et purement représentatives de leur race. Toutefois, il ne faut pas s'étonner que dans cette ville de pareils événements ne se rencontrent pas dans le domaine de l'expression pure de la sensibilité, et que les prédilections actuelles et généralement marquées de l'élite catalane pour telle forme d'art ne soient pas en rapport avec l'aspect sensible de la vie de la cité. Les artistes de par la somme inférieure d'activité qu'ils déploient sont perpétuellement tentés de succomber aux habitudes. Or, si à Sparte l'on exposait les enfants qui n'étaient pas parfaitement robustes et que pour cette raison, comme on l'a remarqué cette ville ne produisit jamais d'artistes, il lui arriva, lorsque disparut cette coutume de vouloir s'initier aux Arts. Dès lors elle dut avoir recours aux influences étrangères. La robustesse de Barcelone ne respire encore ce qu'il est convenu d'appeler l'Art que dans une admirable activité prise dans son sens le plus élevé. Ville un peu cosmopolite, elle centralise des aspirations multiples qui se traduisent en spectacles à quoi la grandeur ne manque pas.

Toutefois l'on sent que l'art lui a été représenté comme un objet de luxe ou d'ameublement et non comme une nécessité imposée par la sensibilité. Aussi le voyageur est-il surpris de sentir en lui des émotions suscitées par des spectacles où l'Art n'a jamais mis la main, et que des artistes personnels pourraient extérioriser en leur donnant de la Beauté. Si donc l'emprise de l'art grec est encore prépondérante à Barcelone, rien d'étonnant. Les artistes personnels n'attendent pas que la Beauté vienne à leur rencontre. Cette Méditerranée bleue qui monte jusqu'au ciel n'est sans doute pas un lac et les navires les plus rapides comme les escadres les plus puissantes y apportent en les traînant dans leurs sillages les eaux occidentales. Il est donc assez curieux pour souligner encore les différences qui peuvent régner entre l'Art et la Vie de remarquer à côté de l'activité d'un peuple qui veut sa liberté, l'acceptation docile d'un art de tout repos et régi, semble-t-il encore, par le *fatum* antique. Ici en effet, le charme qui nous invite perpétuellement et mollement au spectacle complaisant qui séduit nos yeux, interdit à l'émotion d'aller plus loin. « Laissez-vous faire, conseille-t-il, il n'est pas nécessaire d'engager votre cœur là où vos sens peuvent vous fournir des avantages agréables. Le désir et la grâce sont rois et tout le reste est vanité. Il est écrit qu'il ne doit pas en être autrement, et il est illusoire de courir après une liberté dangereuse et inutile. »





SURVAGE

Photo L. Rosenberg



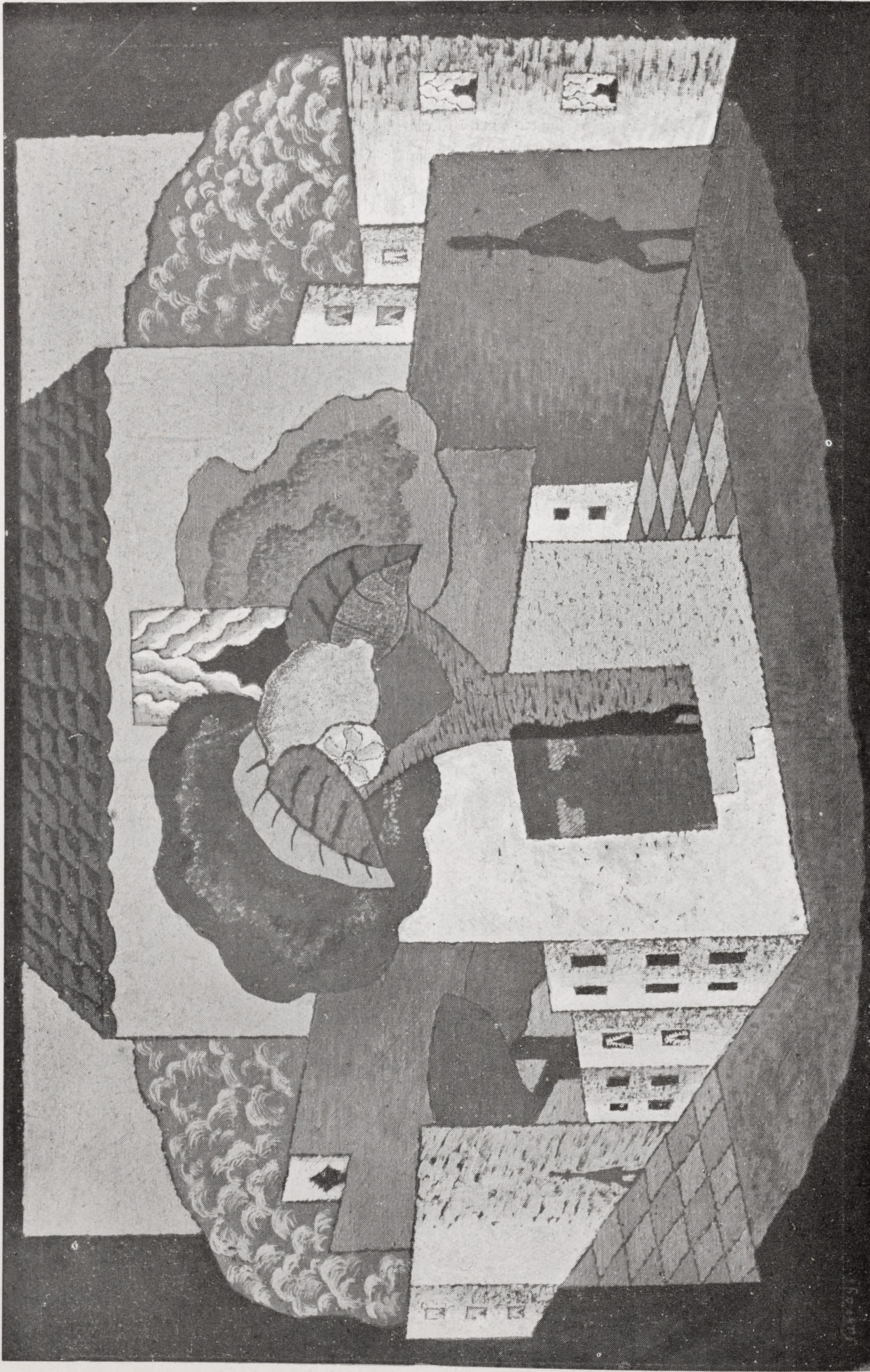


Photo I. Rosenberg

SURVAGE

Collection M. A. Sidy



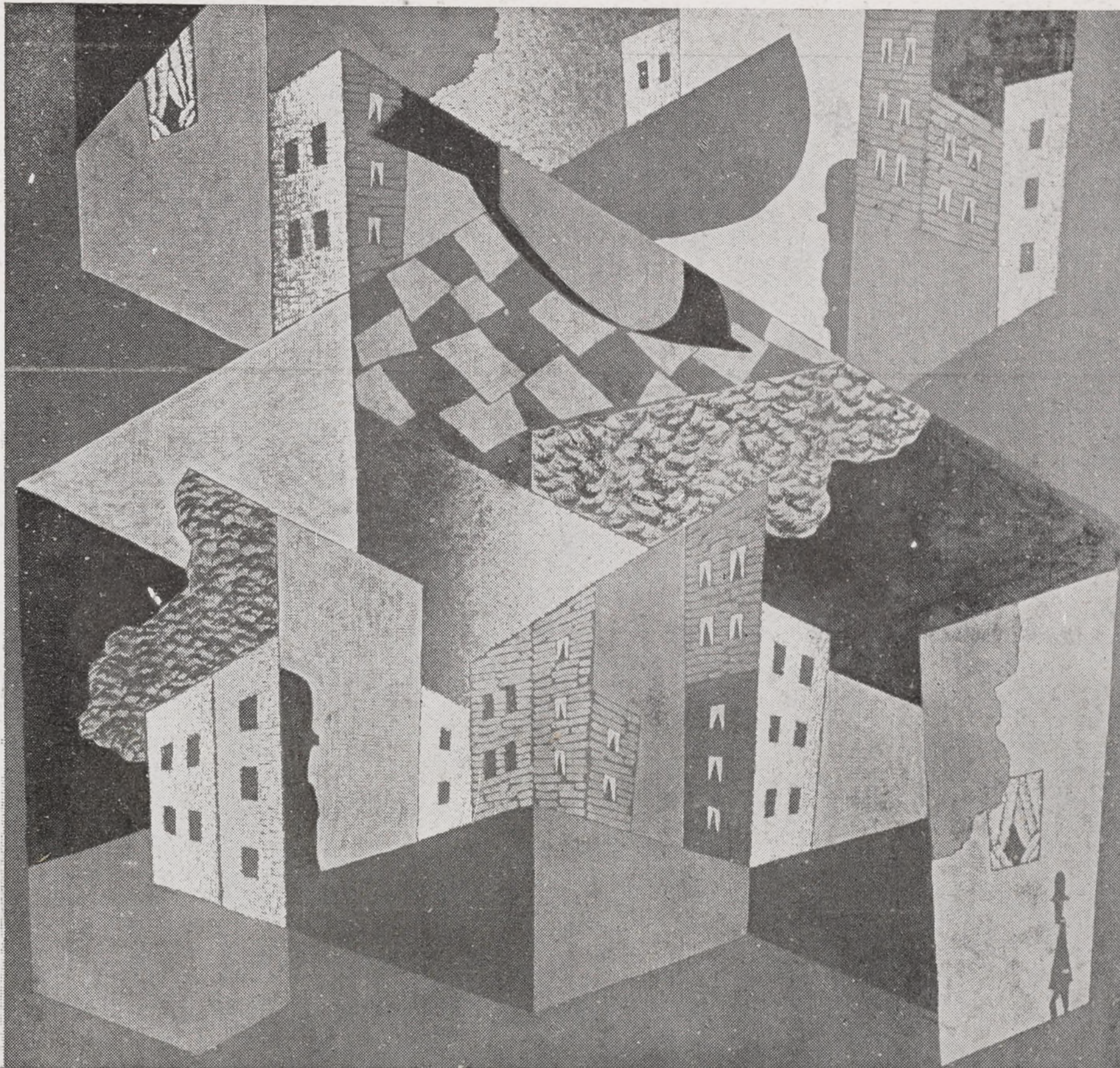
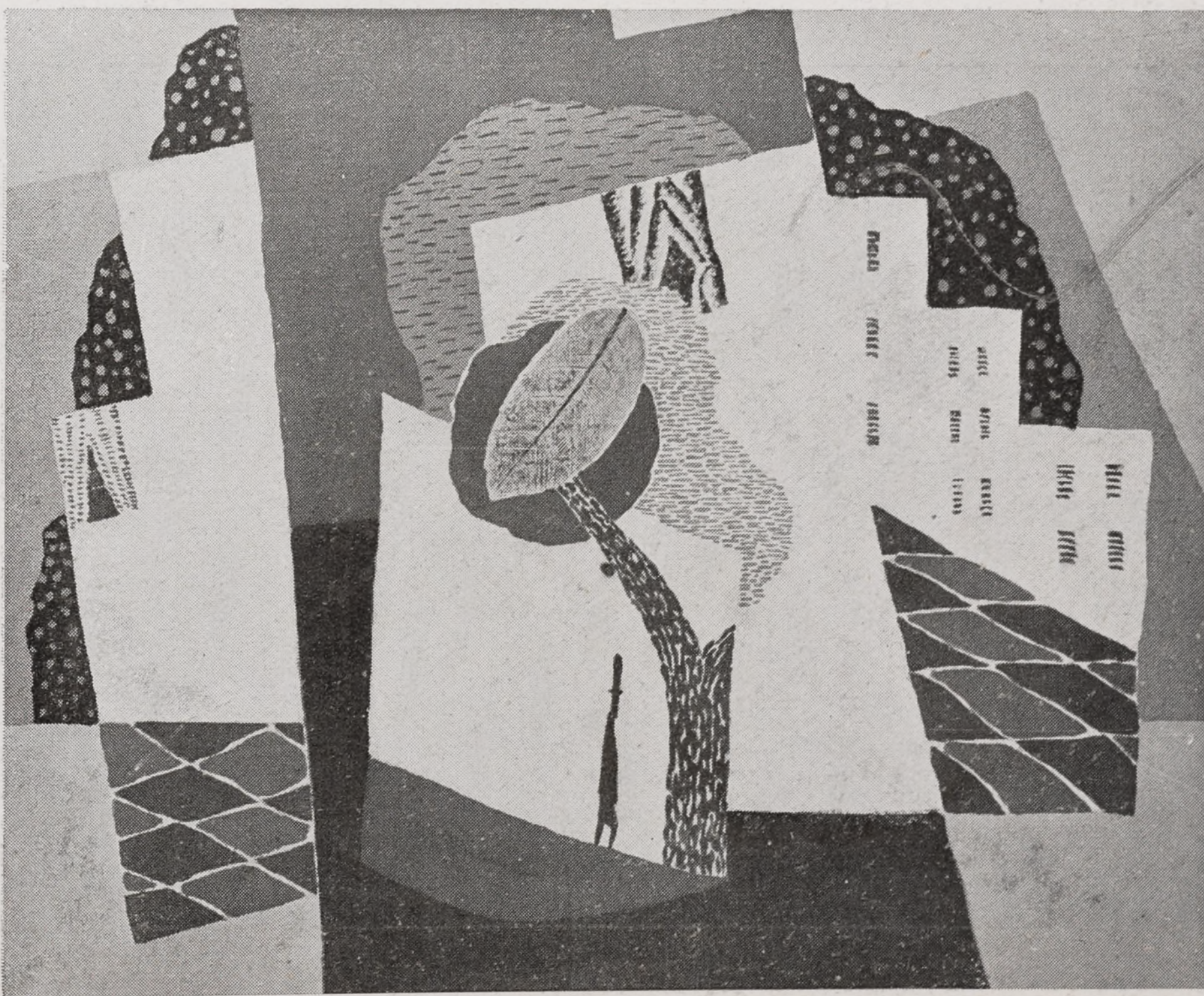


Photo L. Rosenberg



Collection H. P. Roché

## SURVAGE

Photo L. Rosenberg



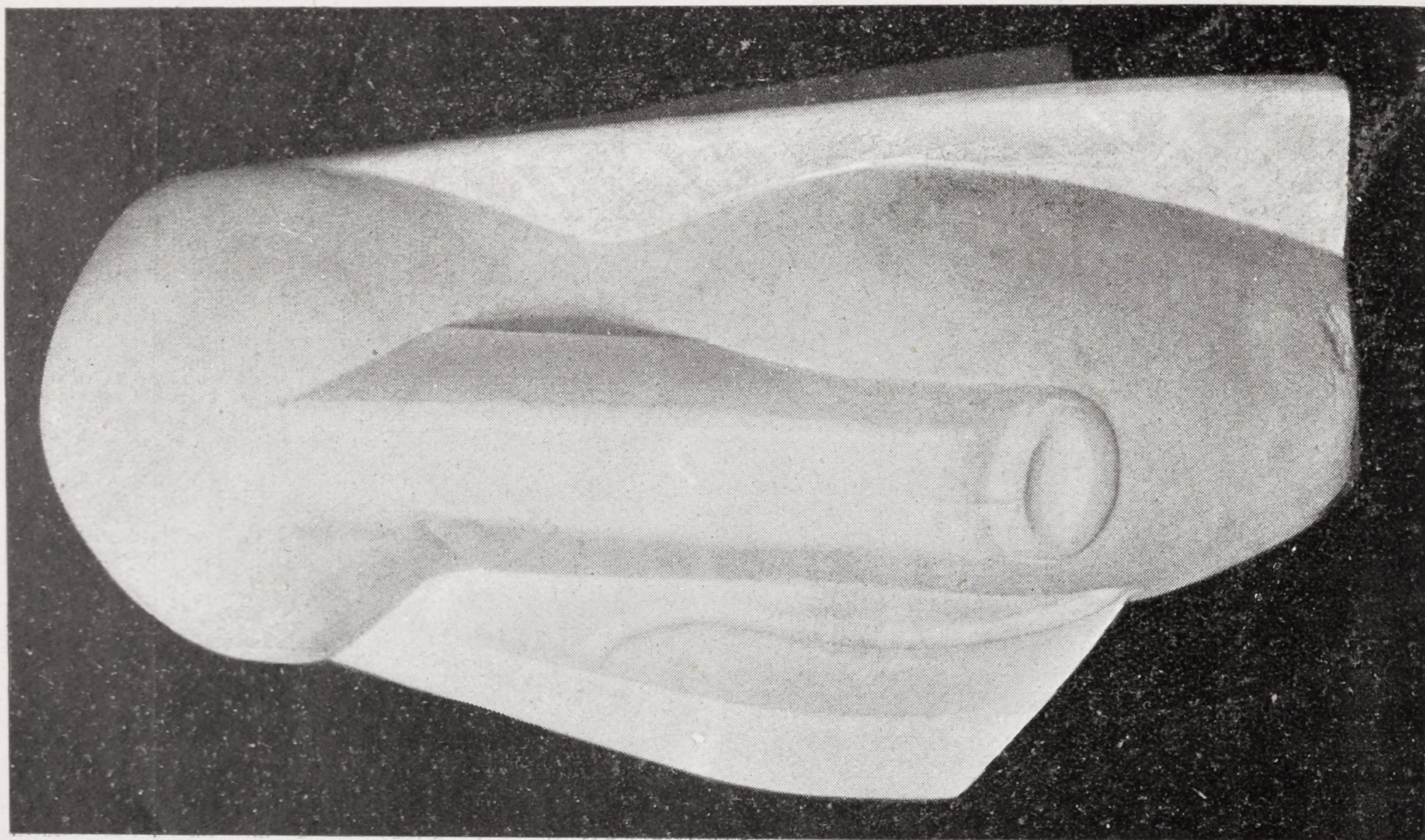
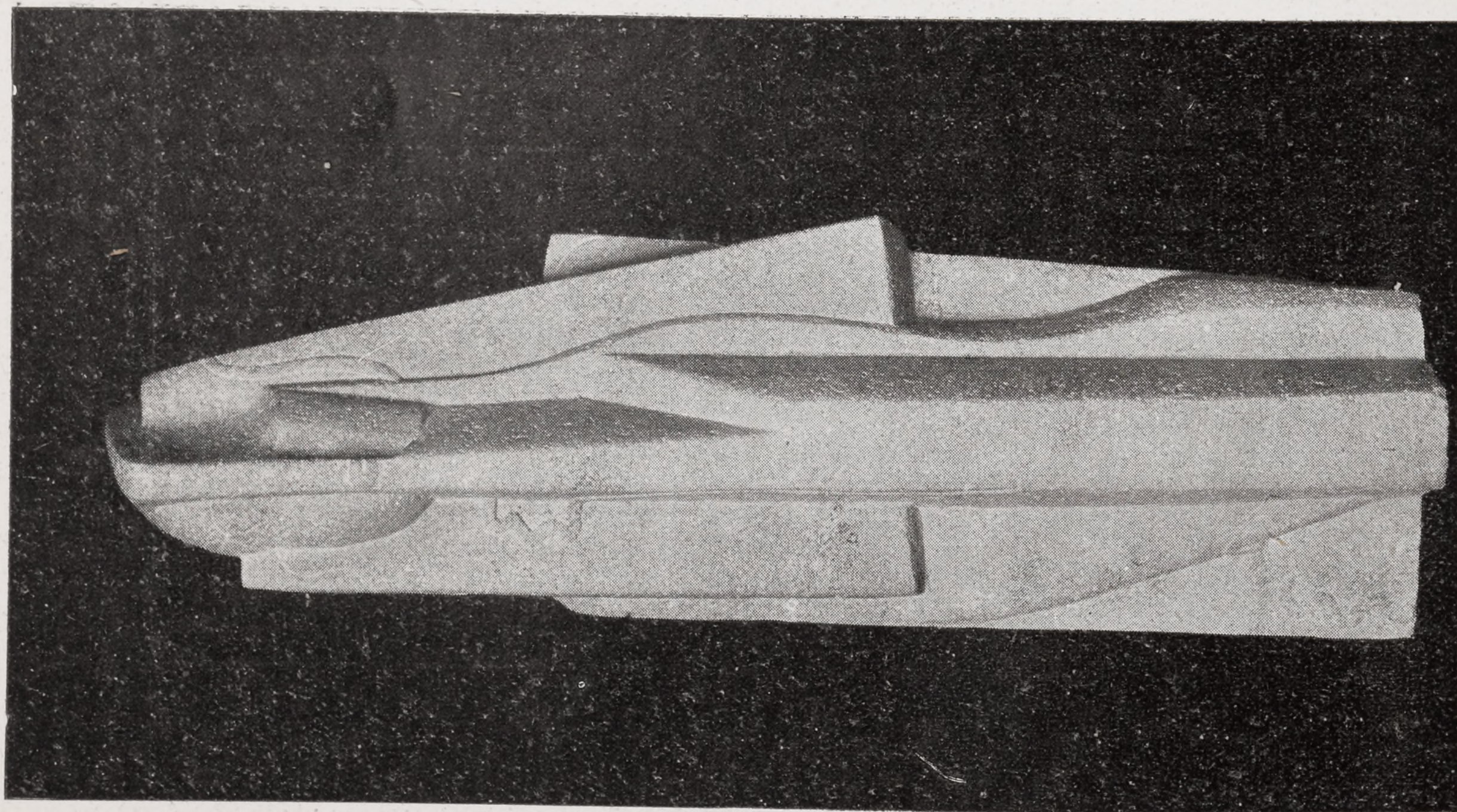


Photo L. Rosenberg



Figures

CSAKY



Ce n'est pas sans étonnement que visitant le Musée de Barcelone j'ai vu, reléguées dans un cabinet fermé au public comme aux artistes et abandonnées en désordre, une collection de statuettes nègres et surtout d'idoles Colombiennes dont la beauté attestait la puissance d'une autonomie sensible. Il serait curieux de rapprocher ceci du fait que l'Espagne a découvert le Nouveau-Monde pour en tirer la conclusion que non seulement l'art véritable et la vie ne se mêlent pas, mais encore que celui-ci ne suit jamais celui-là pas à pas. Que M. Millerand ait magnifié dans son discours au Panthéon l'œuvre de Renoir et de Cézanne, ce dont on ne sait trop s'il faut se féliciter ou se fâcher, il est clair que les soi-disant libertés républicaines ne furent pour rien dans la libre expression de ces deux magnifiques sensibilités. N'oublions pas qu'elles sont encore généralement considérées, comme le fruit d'exacerbations malades. Les artistes les plus libres ont quelquefois été des fonctionnaires très sages quand tout au moins ils n'en avaient pas l'âme. Et, au surplus l'emprise qu'avait sur eux le culte de leur sensibilité ne leur permettait guère de se préoccuper du monde des affaires, c'est-à-dire de la politique et du gouvernement. Tant il y a que les artistes les plus grands, n'ont jamais un sens parfait des affaires même s'ils en donnent l'illusion, car il est bien difficile de tirer profit des richesses abstraites de l'émotion sensible. Henri Poincaré montra que la Vérité ne peut jamais figurer dans les débats de la vie publique, seules les spéculations artistiques ou scientifiques gardent, suivant lui, ce monopole. Il y aurait hélas ! bien des distinctions à apporter à cette généralisation. Lorsque l'artiste à la sensibilité véritablement libre va réapprendre ou « repasser » la grammaire dans les Musées, il s'étonne un peu que tel grand Maître lui crie soudainement : « Je sais tout ! ». Il ajouterait volontiers : « Moi aussi, et bien d'autres choses encore ! » La vie active faite de toutes les contingences, de toutes les compromissions nécessaires et de toutes les exigences d'autrui et de nos sens est incapable de voir une vérité personnelle fleurir dans des terrains multiples dont les produits dépassent les connaissances acquises. Mais l'artiste qui ne consulte que son cœur a, tout au moins, l'avantage d'y puiser la propre expression de sa volonté sensible. Le véritable beau a sa source dans la vie intérieure ; la vie extérieure généralement réglée par des mesures communes et nécessaires peut seulement engendrer une sagesse relativement reposante pareille à celle qui règne généralement dans les Musées sous la parure de l'attirance de l'agréable. L'agréable que réclame donc la vie extérieure donne toujours naissance à un art superficiel, éminemment profiteur, pétri de grâces présentées sous de petites formules. Les œuvres gracieuses où règnent seulement le charme offrent cette contradiction curieuse de fixer pour l'éternité ce qui n'est que l'image d'une satisfaction passagère. Qui nous déli-



vrera de l'éternel sourire de cette dame ? Qui prescrira le repos à cette autre qui s'éténue en une pose où les mines et les affectations menacent de tomber à terre ? Quelle automobile nous entraînera loin de ce paysage éternellement le même ? Je pense que le cinématographe fera un jour bon marché de ces « ralentis » par trop figés et trop exaspérants. Le charme musical s'enfuit, le charme pictural hélas ! demeure. L'on ne devrait jamais acheter aux artistes leurs toiles charmantes, on ne devrait que les leur louer. En vérité la vie intérieure ardente-autonome, ignore les complaisances de la grâce et les caprices de la mode ; elle ne sent que le besoin de s'extérioriser par ses propres moyens, de se faire jour d'entre le chaos qui l'entoure et de crier sa foi brutale et son amour violent à la mondanité religieuse comme aux flirts ridicules et charmants, comme à la débauche enfin.

Il serait curieux de voir l'élite de Barcelone qui, je pense, croît à la communion intime de l'Art avec la Vie, mais la vie extérieure, tenter de justifier cette différence entre l'esprit d'autonomie de leur ville et le renoncement fatidique de leurs artistes. Qui de Joan Sacs dont les écrits sur l'art font justement autorité à Barcelone, ou du très très délicat poète qu'est Junoy ou de l'érudit et fin Eugène d'Ors dont nous n'avons pas oublié l'excellent article « Poch a poch » écrit en 1912 sur la première Exposition Cubiste à Barcelone, qui dis-je, éclaircira cette contradiction que je t'ens pour inévitable. L'un de ces trois écrivains me disait : « Louis XIV ou Lénine mais pas Millerand ». Mais Millerand chante la gloire de Cézanne qu'il ignore totalement et Lénine celle de quelque David à tout faire et qu'il connaît trop. Louis XIV ou Lénine asserviront l'art à leurs besoins politiques. Mais la République réactionnaire de M. Millerand, comme celle de ses prédécesseurs vit si bien au jour le jour, au petit bonheur la chance et d'une façon empirique comme l'on sait qu'elle n'a heureusement pas encore entrevu l'utilité qu'il y aurait pour sa vie propre à tyranniser l'Art et apprivoiser ses personnalités les plus puissantes. C'est pourquoi M. Millerand célèbre Cézanne et oublie M. Cormon qui pourtant se tient à ses côtés. Peut-être est-ce pour cette raison que la République a donné naissance à la plus riche floraison d'écrivains, de savants et d'artistes personnels que la France ait connue depuis longtemps et qu'elle est actuellement le centre de l'activité artistique mondiale ? Il est donc fort probable qu'au jour où la République Catalane devenue solide ou paraissant telle, ne s'occupera plus à l'instar de la Française ni des sciences ni des lettres, ni des arts en le culte de quoi elle trouve comme une sorte d'aristocratie, les sensibilités les plus neuves et les plus fécondes jailliront de son sol vivant, de son sol riche d'une activité sur laquelle la poésie n'a qu'à se pencher pour cueillir les fleurs les plus rares.

MAURICE RAYNAL.



## Essai sur la synthèse plastique de l'espace et son rôle dans la peinture

L'infini et l'espace absolu sont d'ordre spéculatif et inaccessible à une représentation par une démonstration plastique.

La notion de l'espace est due à la distance physique entre les objets et corps de notre ambiance. L'espace physique est constaté par l'intermédiaire du sens tactile et du sens visuel, il s'exprime pour nous en trois dimensions, hauteur, longueur et profondeur. C'est la troisième dimension, qui a gêné les peintres de tous les temps, étant en réalité plastique pour nos sens, en même temps que la source et un élément de contradiction avec les propriétés de la surface plane, qui est le champ d'action (d'évolution) de la peinture.

Le procédé d'investigation de notre ambiance physique par notre œil a été analysé et reconstitué par l'optique, ce qui amène à combiner un moyen géométrique graphique de fixer le résultat de cette investigation, qui est la perspective géométrique italienne. C'est la reconstitution directe de notre ambiance, fixée par l'appareil optique, qu'est notre œil, sur son écran, qu'est la rétine. Cette reconstitution au moyen de la perspective est d'ailleurs toujours inférieure à notre vision, n'étant pas stéréoscopique. Toute création plastique, proprement dite était éliminée par ce procédé imitatif, et depuis la Renaissance la peinture s'est appliquée aux sujets littéraires, ou imitation en trompe-l'œil pictural, nature morte, paysage et portrait, toujours un assemblage d'objets copiés. Le seul travail créateur se bornait à la disposition de ces objets en certain rythme, ou équilibre, qui s'appelait la composition. L'impossibilité d'une construction plastique véritable était masquée par le sujet ou la disposition des différents objets dans la réalité optique au moyen de la perspective.

L'abandon de cette voie amena plusieurs artistes à la découverte de l'objet comme source unique de faits plastiques, en dehors de l'ambiance. Chaque détail de l'objet choisi constituait un fait plastique en soi, parfaitement viable, occupant sa place sur la toile selon son importance et signification plastique, constaté et classé chaque fois par l'artiste. L'ensemble physique réaliste de l'objet subissait une violation, pour servir à une construction plastique — non moins réaliste — représentant l'analyse plastique de l'objet. Comme carcasse ou pivot pour la construction, on se servait d'un objet central, en gardant sa grandeur naturelle et son contour approximatif, et en groupant les éléments d'objets accessoires. La dimension de l'objet central déterminait la dimension de la construction et de la surface. La nécessité de couvrir une surface plus vaste amena de grandes difficultés, car agrandir un objet, ou le réduire, au-dessus de certaines limites, menaçait du grotesque. Le corps humain était à peu près



l'objet le plus grand, qui représentait toutes les qualités d'ordre plastique et esthétique réunies.

En cherchant à réunir plusieurs objets dans une seule composition, pour l'étendre, on était menacé du danger de tomber dans un amoncellement de groupes distincts, analytiques non reliés par aucun moyen général, d'ordre strictement constructif et plastique. L'abandon forcé de l'ambiance se vengeait. Notre œil, étant un appareil de centralisation, se révolte et condamne tout ce qui n'est pas centralisé, c'est-à-dire amorphe.

Donc le seul procédé d'analyse plastique de l'objet, comme source plastique ne suffit pas, et nous sommes forcés de revenir à une réalité plus vaste, c'est l'espace. Notre notion de l'espace étant formée par le fait de l'isolement et la distance entre les objets de notre ambiance — chaque constellation d'objets est capable de fournir une synthèse nouvelle de l'espace.

La synthèse, est la reconstitution d'un fait compliqué dans ses éléments essentiels au moyen d'une analogie.

En dépouillant un groupe d'objets de tout ce qui est accidentel dans chacun des objets, et en fixant leur position réciproque par leurs axes intérieurs, on arrive à des formes géométriques simples, qui sont les plus pures et grandioses en même temps, et qui représentent chacune, une synthèse de l'espace. Parmi tous, c'est peut-être l'hexagone qui apparaît comme la synthèse plastique de l'espace la plus ample et la plus sobre en même temps. Ne sortant pas des deux dimensions de la surface à traiter, il contient les indications complètes de la troisième dimension, par ses diagonales, formant un centre.

Plusieurs formes géométriques simples, enchassées les unes dans les autres, liées par un centre général, constituent pour l'œil un ensemble organique et centralisé, capable de suggérer la profondeur, sans creuser la surface plane à traiter, sans imiter le raccourci des objets par la perspective ordinaire. La capacité d'observation d'un artiste, son imagination plastique le guident pour transformer entièrement ou pour peupler partiellement d'objets ou détails plastiques d'un objet, résultat de son analyse plastique. ou d'interrompre par ces dernières, les plans formant la synthèse, en enrichissant et humanisant la surface par la transposition picturale de sa structure ou de sa matière. N'étant pas un système figé et général comme la perspective de la Renaissance, laquelle servait seulement comme moyen auxiliaire, la synthèse de l'espace est capable d'être le but et le moyen en même temps, et peut se passer de tout sujet littéraire ou thème, en utilisant seulement les éléments plastiques des objets, qui servent de source pour former cette synthèse. En même temps la dimension d'une construction de cet ordre ne dépend que de l'intention et de la volonté de l'artiste.

Paris, le 27 novembre 1920.

SURVAGE.





## Ouvrages reçus

### LIVRES

Un apostolat. T'SERSTEVENS. *Albin Michel*. — La danse macabre. CARLOS LARRONDE. — Revivre. ROLAND CHARMY. — Deïdre des Douleurs. SYNGE. — La gloire d'errer. JEAN TAILHADE. *Figuière*. — L'art vivant. A. SALMON. *Crés*. — Mélusine. FRANZ HELLENS. *La voile rouge*. — La Danse Macabre. FAGUS. *Le Hérisson*, Amiens. — Paroles Juives. ALBERT COHEN. *Kundig*. — The Portrait of the artist as a young Man. J. JOYCE. *Egoïst*, London.

### REVUES

L'amour de l'Art. — 391. — Les Ecrits Nouveaux. — La Revue Critique. — Le Producteur. — Poesia. — La Vie des Lettres. — Les arts à Paris. — L'Esprit Nouveau. — The Dial. — Vell I Nou.

*La danse macabre*. CARLOS LARRONDE. — Je n'aime des enterrements que ceux de première classe.

*Un Apostolat*. A. T'SERSTEVENS. — Si le chien de Madame la Comtesse de M... ne portait pas de vêtements, il aurait des puces, ce n'est un secret pour personne que les chiens qui ne sont pas vêtus ont des puces. Or il porte un vêtement et il a des puces. A quoi bon chercher à dissimuler. La marquise est avare et il s'en suit que le vêtement est vieux et facilite l'éclosion des parasites. Quelqu'un a appelé ce vêtement un apostolat. Ça n'est vraiment pas drôle.

*La gloire d'Errer*. JEAN TAILHADES. — Ce n'est pas une gloire d'Errer (Parlez-en au chemineau) et encore moins une gloire d'avoir écrit la Gloire d'Errer. Un jour on pensera au livre inconnu et on le mettra sous les pieds du soldat idem. B. P.

*La Danse Macabre*. M. FAGUS est un homme de bonne volonté, et me dit être poète d'Action française. Danse macabre à laquelle j'aimerais assez prendre part :

*La chemise glisse,  
Un sein jailli :*

*L'autre se hérise  
A demi retient  
Le lin suspendu...  
Jusque sur la croupe  
La chemise glisse,  
Un moment hésite  
Au-dessus des cuisses  
Et puis se répand.  
Ses deux seins sont deux sorbets,  
Son ventre une grappe mûre,  
Son sexe une confiture...*

L'Action française doit-être, si j'en crois M. Fagus, une boîte où l'on ne s'ennuie pas.

*Paroles Juives*. — Les critiques de l'époque Moschéiste aimeraient peut-être ce livre. Il n'a le tort que de retarder de quelques quarante siècles et depuis, Salomon nous donna la charmante plaquette du *Cantique des cantiques* que l'œuvre de M. Albert Cohen ne nous fait jamais oublier, au contraire.

*Deirdre des Douleurs*. — Les thèmes éternels, un livre éternel. La langue des héros de tous les âges, la moins actuelle des tragédies, l'une des plus parfaites aussi, la terre d'Irlande toute meurtrie est proche, fleurie de sacrifices et vivante par ses morts. La traduction de Mlle MARIE AMOUROUX est un autre chef-d'œuvre.

*Mélusine*. — Un joli roman d'aventure traité dans la technique expressionniste.

*Portrait of the artist as a young man*. The Egoist. JAMES JOYCE. — Errant de Trieste à New-York, de Paris à Zurich, il promène sa fantaisie à travers le monde suivant la tradition des grands écrivains britanniques.

Il est implacable et cruellement réaliste, mais non de ce réalisme stercoraire qui commence à Huysmans et finit avec « l'Enfer », mais du plus cérébral, celui qui va au bout de toute pensée et souffre de pessimisme analytique.

Le dernier livre de Joyce, *Ulysse* est plus qu'un roman, c'est une expérience, expérience psychologique et expérience de style.

Par la pensée, il n'a d'autre proche que Pascal. Ainsi que lui, il a mis tout son espoir en Dieu, s'est absorbé en lui jusqu'à y perdre volonté et quiétude. Il s'est mortifié dans sa chair et mortifié dans son âme. Les tourments de l'enfer, les plus cruels, les plus douloureux, de l'effroi au doute, il les a vécus et incliné devant Dieu a voulu s'anéantir, se perdre dans l'Un, tout puissant et cruel. Comme Pascal, il a atteint le paroxysme de la piété au delà duquel il n'y a plus de possibilité que pour un moine ou pour un athée. Comme Pascal des pensées il a douté, et tout son livre est un grand cri de doute. Il a cherché



à se convaincre que sa foi était raisonnable et au contact de la raison voici que cette foi lui échappe peu à peu et qu'il reste seul, lamentablement seul devant le vie, effrayé de tout un idéal à reconstruire. Le livre de Joyce ne se termine pas sur un événement quelconque, l'œuvre nous laisse suspendus dans l'attente du futur et de tout le possible avenir ; comme la vie, il n'a ni commencement ni fin, il est un devenir. La vie d'un jeune homme placé dans le milieu le plus traditionnaliste mais y développant son individualité, jusqu'à se séparer violemment de son entourage d'Irlandais catholiques, est toute l'histoire, la mince histoire, mais dont toute la presse littéraire britannique s'est émue.

A l'occasion d'une retraite, il s'essaie en cette existence future de grand chrétien, prêt à entrer dans les ordres. Un prédicateur lyrique s'empare de l'esprit du jeune postulant et lui montre toute la sublimité de la religion, mais aussi quels tourments attendent ceux qu'attache quelque passion humaine. Stephen Dedalus, souhaite la mortification constante qui le préparera à la vie sainte. Il est un exemple de contrition et de piété, il va quitter l'existence publique pour entrer en religion et voici que la vie l'emporte, lentement, doucement, mais sûrement et que dans un insensible mouvement de reflux, il s'éloigne peu à peu du catholicisme puis de la foi.

Est-il athée ? Pas encore, il discute, il raisonne et la raison emporte ses derniers scrupules de croyant. Il se révèle à lui-même définitivement irreligieux, mais croyant en la vie.

F. Fels

*Das Kunstblatt.* VERLEG GUSTAV KIEPENHEUER. Berlin. — En parcourant les pages de la précieuse collection du *Kunstblatt*, on porte les yeux vers un meilleur devenir de l'art allemand. Jusqu'à présent il n'y avait pas de peintres en Allemagne, il y avait des écoles, et c'est un des esprits les plus avertis de là-bas, Ferdinand Hardekopf, qui nous en fait l'aveu. Il semble cependant que de nos jours un mouvement se dessine et que des artistes vont s'affirmer. C'est peut-être la naissance d'un art pictural qui s'effectue par l'entremise de la revue de Westheim. Les Allemands ont le don fatal des compromissions en art et s'ils veulent aboutir cette fois, il faudra absolument qu'ils se réfugient d'abord en un climat de fièvres brûlantes, en une atmosphère de destruction. Qu'ils se créent un génie, au lieu d'entreprendre par exemple une déification et — ce qui serait pire — une application du Cubisme, art essentiellement français.

Westheim, votre rôle n'est pas celui d'un

# GALERIE SIMON

29<sup>bis</sup>, RUE D'ASTORG  
PARIS VIII<sup>e</sup>  
(PRÈS SAINT-AUGUSTIN)

BRAQUE, DERRAIN, GRIS  
LAURENS, LÉGER  
MANOLO, PICASSO  
-- VLAMINCK --

## ACTION

### TARIF DE PUBLICITÉ :

Une page .. .. .	200 fr.
Une demi-page.. ..	120 fr.
Un quart de page..	80 fr.

250/0 de réduction  
pour 6 insertions

POUR LA PUBLICITÉ ÉCRIRE A  
**ACTION-FELS**  
18, Rue Feydeau-PARIS



# GALERIE PAUL GUILLAUME

108, FG. ST-HONORÉ, PARIS



ACHAT ET VENTE  
DE TABLEAUX DE

A. DRAIN  
GAUGUIN  
H. MATISSE  
LAURENCIN  
MODIGLIANI  
PICASSO  
RENOIR  
UTRILLO  
VLAMINCK

SCULPTURES  
NÈGRES

veilleur de nuit, mais... d'un porteur de torche.

*Das Forum.* GUSTAV KIEPENHEUER VERLAG. Berlin. — Organe du communisme intégral, souvent sympathique, Wilhelm Herzog, qui pendant la guerre a combattu avec énergie l'attentat à la dignité humaine, en est le clairvoyant et prud'homesque directeur. Son cerveau est lucide et son jugement critique est un leurre. Pour Herzog, l'intelligence française dominée par Romain Rolland, se résume en Barbusse. Il manque d'ironie et de sens critique à tel point qu'il considère en Barbusse le plus grand écrivain de la France contemporaine.

Lu, sans avoir haussé un seul moment les épaules, dans le dernier numéro du *Forum* le « journal » vivant, bariolé, instruit et instructeur, que Wilhelm Herzog a écrit avec une entière bonne foi sur son voyage d'Eté en la sainte Russie.

Répétons et répétons encore : La réalité russe n'est pas la nôtre.

*Der Neue Merkur*, Munich. — Revue d'avant-garde qui renoue des liens solides avec la tradition et qui se voue à une œuvre régulatrice du mouvement dit expressionniste. D'aucuns appréhendent une évolution trop brusque de la Pensée allemande contemporaine et pour eux le « Nouveau Mercure » marque un arrêt salubre dans le Progrès intellectuel. Ceux qui dirigent, avec un bon sens parfait d'ailleurs, cette revue éclectique, étalent devant le lecteur des valeurs nouvelles en une atmosphère de jadis, alors qu'on aimerait voir notre temps lourd de passé, ailé d'avenir.

Dr ALFONS GOLDSCHMIT : *Moskau* 1920. *Ernst Rowohlt Verlag*, Berlin. — M. Goldschmit se promène en Russie un peu en photographe amateur qui ne comprend pas la langue du pays. Ce docteur en beaucoup de sciences, dépourvu certes de pédantisme, est un écrivain qui exprime son époque au moyen d'une formule périmée et qui, en nous donnant un livre sur la Russie soviétique, n'écoute que la dictée impressionniste. Goldschmit exalte le pittoresque, les couleurs, la vie anecdotique et (à peine) l'extérieur de la Révolution, mais pourquoi ne se donne-t-il pas la peine, de nous en montrer le contenu, le dynamisme, la puissance humaine, de nous faire participer au travail créateur de l'intelligence russe, à l'activité inlassable des esprits de l'Est. Que vaut pour nous la présentation de cette Révolution que Goldschmit ne juge pas de haut, qu'il ne voit qu'à travers son tempérament de membre du parti communiste, du parti révolutionnaire officiel donc, et à laquelle



il sacrifie tout sentiment de distance, si précieux à la critique d'une société.

Moscou est le milieu du monde, la pleine lune qui grimace au suicide de l'Europe occidentale. D'autres préopinent avec le même engouement que c'est le « génie latin » qui est immortel et dompteur de l'éternité. Les deux adversaires oublient que l'Orient et l'Occident forment deux plans à valeurs égales et que c'est leur équilibre qui servira de base à une civilisation future.

Sachons gré à M. Goldschmit que, tout en ayant été très myope, il nous a pu donner de la Russie rouge un livre d'images vivantes et sincères et qu'il ne l'a pas traversée avec la mentalité de commis voyageur politique.

P. M.

#### LES REVUES

*L'Amour de l'art.* — Excellent choix de reproductions des œuvres détestables du Salon d'automne. Un bel article sur Derain, intéressante étude sur l'art nègre.

391. — On a toujours plaisir à retrouver Picabia joyeux garçon qui se moque de tout et ose le dire. Ribemont Dessaigne fut seul pendant un an à clamer son dégoût pour les mauvais peintres et leurs managers ; bon accoucheur de dures vérités, il sait qu'elles ne sont point bonnes à dire, et s'en fout. 391, la seule qui garantisse l'impeccabilité des dessous, indispensable à toute femme soignée.

*Les Ecrits Nouveaux.* — Anthologie de tout ce qui, de la littérature d'avant garde est en passe de devenir d'expression classique. La meilleure revue située, le bon sleeping intellectuel, sans cahots, sans heurts, mais non sans charmes. Un article de Billy, qu'on désirait peut-être moins familier, un grave essai de Max Jacob et de jolies notes de Suarès claires comme pensées du matin.

*La Revue critique.* — Est-ce le but de tels organes, que de mettre le lecteur dans un état voisin de la mort morale.. « Etat où le cœur ne peut être ému en son fond ; et quoique le monde lui montre ses beautés, ses honneurs, ses richesses, c'est tout de même que s'il les offrait à un mort, qui demeure sans mouvement et sans désirs, insensible à tout ce qui se présente ». Nous apprenons par ailleurs, et sans étonnement, que, parmi les amis de la susdite, l'Académie en corps est représentée, par ses membres les plus frigides

Le mort est encore agité par dehors, Xavier de Courville et André Thérive ne le ressusciteront pas, malgré leur talent.

*Le producteur.* — M. Henri Clouard nous apprend que le « moderne Julien Sorel, l'intellectuel, le producteur industriel, l'ou-

# SELECTION

62, Rue des Colonies  
BRUXELLES



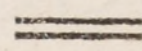
Peinture, Sculpture  
Littérature  
Modernes



Dépositaire pour la Belgique  
de la revue ACTION

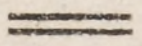
## GALERIE WEILL

Expositions  
de Peinture Moderne



*En Janvier*

Mme Réno Hassenberg



*En Février*

CENTIÈME  
EXPOSITION  
DE LA GALERIE

46, RUE LAFFITTE



vrier qui veut tenter l'aventure, voit aujourd'hui s'ouvrir des perspectives». On s'étonne peu de la confusion des lettres, des arts, et des erreurs des producteurs actuels, s'ils puisent leurs protégés dans ceux de M. Clouard, choisis sur le modèle de Julien Sorel, arriviste forcené et assassin délicat.

*Pæsia.* — La gloire de cette revue fut celle d'en donner à M. Mercereau dont nous connûmes ainsi le génie. D'autres laissés pour compte sont soldés dans le dernier numéro, Sébastien Voirol, Fernand Mazade, Joachim Gasquet, Fernand Gregh, et jusqu'à M. Jules Bois. Quel retard, messieurs du Futurisme.

*La Vie des Lettres.* — Anthologie des œuvres de M. Nicolas Beauduin.

*Les Arts à Paris.* — Cette revue dirigée par Paul Guillaume, actif apologiste de l'art nègre, donne aux amateurs de précieuses indications sur la peinture modernes.

*L'Esprit nouveau.* — Excellente revue enrichie de nombreuses reproductions Seurat et Picasso, pour le premier numéro, Cézanne pour le second. Un bon article sur Eric Satie.

*The Dial.* — Sous l'intelligente direction (pour le Continent) d'Ezra Pound, paraît devoir s'affirmer comme le meilleur magazine littéraire des Etats-Unis. Au sommaire des inédits de Gourmont, le *Belphégor* de Benda, un très intéressant essai d'Eliot, une jolie nouvelle de Georges Moore, de beaux poèmes de Yeats.

*Vell I Nou.* Barcelone. — Revue d'art ancien et moderne, très vivante. Un bel article sur DERRAIN. F. Fels



Il a été tiré de cet Almanach 10 exemplaires sur Chine dont 5 hors - commerce chiffrés I à V et 5 numérotés de 1 à 5 dont le prix est 100 francs.  
Exemplaire Numéro :

## Critique

### Maisons recommandées

Il sera fait 20 0/0 sur toute commande  
à qui se recommandera  
de la revue ACTION

#### AU MARIN

##### Établissements van Dongen

Manteaux, fourrures, capotes.  
Coupe irréprochable.  
Deshabillés suggestifs.

#### A LA PALETTE D'OR

##### Lot & Co

Couleurs, vernis, travaux de copie.  
Reproductions. Leçons de peinture  
par correspondance  
Nos teinture ne sont pas garanties lavables.

#### PICABIA

Installations Electriques  
Soudure autogène  
Pose d'ascenseurs  
Sonneries de Haute Epoque

#### LA TOTALE

##### Automobile Populaire

Pièces interchangeables, démontables  
reversibles, remontables  
Pièces détachées en séries  
tubes étirés

Usine Léger — Billancourt

#### A LA MARQUISE DU FIE

Fruits confis, fourrés et glacés  
Spécialités pour baptêmes  
Pralines et Dragées  
Pièces montées  
Compotes

Un salon de coiffure est joint à l'établissement

Soupez tous chez

#### PABLO

Musique nègre  
guitaristes

F.F.



# ACTION

## SOMMAIRE DU TOME PREMIER

### I

*La Conception stendhalienne du héros : Julien Sorel*, GABRIEL BRUNET. — *Entrepôt Voltaire*, MAX JACOB. — *Poème*, MARCEL MILLET. — *Première chambre du muséum criminel du policier Laitance*, ANDRÉ SALMON. — *Plantin*, CHRISTIAN. — *Eloge de Landru*, GEORGES GABORY. — *L'harmonie des mouvements*, FLORENT FELS. — *Notes sur la Pathogénie*, BLAISE CENDRARS. — *La peinture*, MAURICE RAYNAL. — *La musique de Stravinsky*, LEIGH HENRY. — *Mémoires d'un marin*, GABORY.

### II

*Titania*, ANDRÉ SUARÈS. — *Eric Satie*, JEAN COCTEAU. — 1910-1920, ANDRÉ SALMON. — *Poèmes*, MAX JACOB. — *Rondeau*, ANDRÉ MARY. — *Han Ryner*, RENÉE DUNAN. — *Max Jacob*, HENRI HERTZ. — *La Peinture*, ANDRÉ THÉRIVE. — *Quelques Peintres*, ROGER ALLARD. — *Encycliques*, RENÉE DUNAN. — *Plantin*, CHRISTIAN. — *L'expressionnisme*, I. GOLL.

### III

*Art et Philosophie*, DORA MARSDEN. — *Poèmes*, JEAN CHARAZAC. — *Les hommes de la mort*, JEAN MARVILLE. — *Enquête sur l'Art Nègre*. — *L'affaire Dada*, ALBERT GLEIZES. — *La genèse des Chants de Maldoror*, ANDRÉ MALRAUX. — *Les idées de J.-K. Chersterton*, A. B. — *Les Mystères des Colonies d'Oullins*, ROMAN, G. SÉRAPHIN. — *Vlaminck*, LÉON WERTH. — *Matisse*, G. DUTHUIT. — *Le théâtre*, G. SÉRAPHIN. — *Encycliques*, RENÉE DUNAN.

### IV

*Poèmes en prose*, MAX JACOB. — *Poèmes*, VLAMINCK. — *Poèmes*, BENJAMIN PÉRET. — *Voyage en Autobus*, M. SAUVAGE. — *Mobilités*, ANDRÉ MALRAUX. — *Système 7*, ROCH GREY. — *Souvenirs sur Guillaume Apollinaire*, A. GERMAIN. — *Nous sommes toutes là*, HENRI HERTZ. — *Propos Amorphes*, JACQUES RIGAUT. — *Les Arts : Pablo Picasso*, J.-E. BLANCHE. LAUTREC, TH. DURET. LIPCHITZ, BISSIÈRE. *Chronique*, G. DUTHUIT. — *Commentaires des temps présents*, H.-L. FOLLIN. — *Lettres allemandes*, La jeune Poésie, POL MICHELS. — *Lettres italiennes*, TOKINE. — *Curiosités littéraires*, LE SUBURBANISME.

### V

*Poèmes*, G. APOLLINAIRE, L. ARAGON, FRANCIS CARCO, JEAN COCTEAU, V. HUIDOBRO, MAX JACOB, LÉONARD PIEUX, ANDRÉ SALMON, RADIGUET. — *Une Nuit d'Août, Dans un Palace*, ROCH GREY. — *Prologue*, ANDRÉ MALRAUX. — *Le poète au miroir*, ANDRÉ SUARÈS. — *Lettres russes « Les Scythes »*, ALEX. BLOK. — *L'Omniprésent*, GORKI. — *Chronique*, G. DUTHUIT. — *Archipenko*, IVAN GOLL. — *Le peinture au Salon d'Automne : FELS*. — *Anthologie d'écrivains allemands contemporains : K. ADLER, J. B. BECHER, T. DAUBLER, C. EINSTEIN, CLAIRE GOLL, IVAN GOLL, JACOB VAN HODDIS, J.T. KELLER, POL MICHELS, ADOLF LOOS, KARL OTTEN, RUBINER, SCHICKELE, ELSE LASKER SCHULER, FRANZ WERFEL*.

### VI

*Le Zodiaque Poétique*, LÉONARD PIEUX. — *Ephémérides*. — *Conseil du mois*, ANDRÉ SALMON. — *Astrologie*, MAX JACOB. — *Variétés Littéraires*, ANDRÉ SALMON. — *Poèmes*, P. A. BIROT, PAUL ELUARD, MAX JACOB, ALFRED JARRY, JULES LAFORGUE, G. PAPINI, JEAN PUECH, ANDRÉ SALMON, VLAMINCK. — *Jeux*, GEORGES GABORY. — *Pour les générations futures*, ROCH GREY. — *Petites Annonces*, MAX JACOB. — *Les Arts*, Modigliani, ROCH GREY. PICASSO, APOLLINAIRE. BARCELONE, MAURICE RAYNAL. — *Essai sur la synthèse plastique de l'espace et son rôle dans la peinture*, SURVAGE. — *Critique des ouvrages reçus*, BENJAMIN PERET, POL MICHELS, FLORENT FELS.

*Droits de traduction et de reproduction des textes et clichés réservés pour tous pays.*



# LES VOIX DE L'ALLEMAGNE AFFRANCHIE

**R. E. CURTIUS**

*Die Literarischen Wegbereiter des Neuen Frankreich*

Essais sur les pionniers littéraires de la France nouvelle :

ROMAIN ROLLAND, CHARLES PÉGUY, PAUL CLAUDEL, ANDRÉ GIDE, ANDRÉ SUARÈS.

Prix : 18 Marks



**DAS KUNSTBLATT**

Directeur : PAUL WESTHEIM

Revue d'art international, importante pour les renseignements sur le mouvement  
de renaissance artistique en Allemagne

Le cahier : 9 Marks ; 3 mois (3 cahiers) : 24 Marks



**PAUL WESTHEIM**

Ouvrages sur les grands artistes de l'Allemagne moderne :

WILHELM LEMBRUCK . . . . .	Prix	58 Marks
OSKAR KOKOSCHKA . . . . .	»	40 »
DIE WELT ALS VORSTELLUNG (essais sur l'intuition artistique) ..	»	48 »



**DIE DICHTUNG**

*Revue Littéraire*

Directeur : WOLF PRZYGODE

*Collaborateurs* : HOFMANNSTHAL, RILKE, BORCHART, HEINRICH MANN, GEORG KAISER, etc.

Ces cahiers, sans s'attacher particulièrement à la critique, contiennent  
les œuvres animées de puissance créatrice d'un mouvement allemand  
moderne, visant au renouvellement de l'esprit et des formes par un  
sentiment approfondi de responsabilité artistique et humaine.

---

Ces prix sont à majorer de 100 0/0 — Prospectus sur demande

Dépositaire pour la France : ACTION - FELS

Editions Gustav Kiepenheuer - Potsdam - Allemagne





**PRIX : 5 FRANCS**